

## La revue catholique des idées et des faits

### SOMMAIRE

Ara Coeli

Les confins de la médecine et ceux qui les fréquentent

Georges Eeckhoud

Dans le van du Vanneur

Le Code Social de l'Union de Malines

Les idées et les faits : Chronique des idées : Une page curieuse de l'histoire de l'Université louvainiste, Mgr J. Schyrgens. — La mort de la S. D. N. — Mexique.

Cardinal Van Roey

Pierre Mauriac

Firmin van den Bosch

Robert-Hugh Benson

Maurice Defourny

## Ara Coeli<sup>(1)</sup>

En entrant dans ce temple antique et vénérable, je ne puis me défendre d'une émotion profonde. Tant de souvenirs s'attachent à ce monument, tant d'événements se sont déroulés sous ses voûtes, tant de personnages illustres ont passé ici, tant de saints y ont prié, qu'on ne pénètre pas dans cette enceinte sans un sentiment de respect particulier, sans une certaine crainte révérentielle. Mais, d'autre part, on se sent attiré par tout ce qui est cher à des cœurs chrétiens, et le respect est dominé par la joie intime de se trouver dans un centre de dévotion ardente et de tendre piété. L'*Ara Coeli* n'est pas une église comme les autres; elle n'est pas seulement, comme toute église, « la maison de Dieu et la porte du ciel », *domus Dei et porta coeli*; à beaucoup de titres, elle mérite une vénération spéciale.

Aussi je me suis vivement réjoui, quand j'ai appris que Sa Sainteté résidant à Malines, et occupant le siège de Saint-Rombaut, je serai partie du clergé romain, je serai proche de la chaire de saint Pierre, en tant que Cardinal titulaire de cette église. Son nom sera dorénavant associé au mien, et, aussi longtemps que Dieu me prêtera vie, elle aura part à mon affection et à ma sollicitude.

Il ne me sera pas difficile de l'aimer et de m'y attacher. Je l'aime déjà, parce que j'aime et j'admire le peuple de Rome, peuple glorieux entre tous, dont le nom résonne à travers l'histoire du monde; peuple béni entre tous, qui a reçu de la Providence le privilège de vivre à l'ombre du trône pontifical.

Cette église n'est-elle pas l'église du peuple romain? N'a-t-elle pas assisté à toutes les vicissitudes de son passé? N'a-t-elle pas senti, de tout temps, les pulsations de l'âme populaire? N'est-elle pas restée, jusqu'à nos jours, le centre religieux de la vie municipale?

M'unissant à cette église, romaine par excellence, j'ai bien le droit, je pense, de me considérer comme un des vôtres, et je me réjouis de ce que, à un titre tout particulier, je puis dire avec saint Paul : *Civis Romanus sum*.

Ce qui m'attire et me charme également, c'est qu'elle est servie par les fils de saint François d'Assise. En cette mémorable

année jubilaire de votre glorieux Patriarche, Révérends Pères, il m'est agréable d'être installé dans un temple qui constitue, depuis bientôt sept siècles, un foyer intense de vie franciscaine. Ce sanctuaire est tout embaumé du souvenir de vos Saints. Depuis le doux Fra Ginepro des Fioretti, jusqu'au Bienheureux martyr Giovanni de Triora, que de Saints ont habité, prié, célébré, enseigné, prêché ici! On ne prononce qu'avec respect les noms illustres de saint Bonaventure, de saint Louis de Toulouse, de saint Bernardin de Feltre, des grands apôtres du XV<sup>e</sup> siècle, saint Bernardin de Sienne et saint Jean de Capistran. Je m'incline profondément devant leur grande mémoire, et j'ai la confiance de trouver désormais auprès d'eux, dans les labeurs et les difficultés de mon ministère apostolique, une protection spéciale et une source de bénédictions.

Je n'ai jamais caché la sympathie qui m'unit à l'Ordre franciscain, dont j'ai le bonheur d'être le tertiaire depuis de longues années. J'encourage de mon mieux, dans mon diocèse, la fondation de confréries de tertiaires, même de prêtres tertiaires, parce que je suis convaincu que l'idéal franciscain de renoncement, de pauvreté, d'humilité et d'abaissement volontaire, doit être, aujourd'hui plus que jamais, le levain qui transforme le monde livré à toutes les convoitises. Je me félicite donc de ce que les liens nouveaux m'attacheront à l'Ordre de Saint-François : Cardinal d'une des plus célèbres et des plus anciennes églises franciscaines, j'aurai devant les yeux, d'une manière plus vivante et plus actuelle, si possible, les lumineuses vérités qui ont inspiré et sanctifié une innombrable multitude d'âmes d'élite.

\* \* \*

Et puis, comme je suis heureux de trouver dans ce sanctuaire les dévotions fondamentales de notre sainte Religion, les dévotions particulièrement chères au cœur des Belges! Le culte si profondément chrétien du *Santo Bambino* s'est développé ici de la manière la plus ravissante, dans une atmosphère de poésie toute franciscaine. Il est compris et pratiqué par les enfants, comme nulle part ailleurs; mais il s'adresse aussi à tout le monde, car tous ont à apprendre, au pied de la Crèche, les leçons les plus hautes et les plus bienfaisantes. Dans mon pays, si religieux, le culte du Divin Enfant est très populaire. A mon retour, je ferai connaître à mes compatriotes de quel amour tendre et tou-

(1) Discours prononcé par Son Eminence en prenant possession de son église titulaire de l'*Ara Coeli* à Rome.

chant les Romains entourent le *Santo Bambino*, et j'espère que leur exemple produira en Belgique une pieuse émulation.

Et que dire de la dévotion à la Mère de Dieu? Je puis attester que cette dévotion fait partie de la vie de notre peuple. La Madone bénie est vénérée dans des sanctuaires célèbres, sur tous les points du pays; sa douce image se rencontre aux coins des rues des villes comme au bord des routes champêtres; partout elle sourit au passant comme une vision de paix et de sécurité. Mercredi prochain, j'aurai l'honneur de couronner, au nom de Sa Sainteté, une de ces statues, honorée depuis des siècles, à Louvain, sous le vocable de « Marie, Siège de la Sagesse ».

Ce m'est une joie de pouvoir déposer aux pieds de la Divine Mère, dans ce temple vénérable qui Lui est dédié et où Elle s'est plu à manifester sa puissance et sa bonté, la haute dignité dont je viens d'être revêtu. Je tiens à Lui faire aujourd'hui l'hommage de la pourpre romaine que le Souverain-Pontife a mise sur mes épaules. « Salut donc, Reine, Mère de Miséricorde, notre vie, notre douceur et notre espérance, salut! O Clémentine, pieuse, douce Vierge Marie, priez pour nous, afin que nous soyons dignes de voir un jour la réalisation des promesses du Christ! »

Tant d'illustres prédécesseurs sont venus s'incliner, avant moi, au jour de la prise de possession de leur titre, devant la Vierge miraculeuse, depuis le premier Cardinal titulaire, Chri tophe Numai de Bologne, un Franciscain, jusqu'au regretté cardinal Benloch y Vivó, archevêque de Burgos, enlevé trop tôt, hélas! à votre vénération.

Prélat d'une haute culture, doué des plus riches dons de l'intelligence et du cœur, animé d'une profonde piété, le cardinal Benloch s'est dépensé sans compter dans le ministère des âmes. Il fut le modèle des pasteurs; il s'est montré d'une charité inépuisable, spécialement envers les églises pauvres, les missions et les prêtres sans ressources. Le Seigneur n'a pas attendu qu'il eût ceint la couronne des années pour lui décerner la couronne de ses mérites. L'Espagne tout entière, dont il était la gloire, a pleuré sa mort. Je rends à sa mémoire bénie un hommage ému.

\* \* \*

Mes Frères, les hommes, quel qu'ils soient, qui ont passé ici au cours des âges, n'ont laissé qu'un souvenir; ce : sanctuaire est demeuré debout depuis des siècles, mais, comme toutes les constructions faites de main d'homme, il finira par subir, lui aussi, l'atteinte du temps. N'empêche que ce monument symbolise, à nos yeux, un principe d'éternité : élevé sur les ruines des temps orgueilleux de Jupiter et de Junon, pour célébrer le triomphe de l'Eglise catholique sur le paganisme, il proclame la véritable grandeur de Rome, celle qui en fait la Ville Eternelle. Il rappelle que les destinées de cette ville sont indissolublement unies à la chaire de saint Pierre, au roc sur lequel le Christ a bâti son Eglise et contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront jamais.

Si Rome est une ville unique au monde, l'Ubs, la Ville par excellence, elle l'est parce que les corps des Apôtres Pierre et Paul reposent sous sa garde, parce que le successeur de Pierre, le Vicaire de Jésus-Christ, demeure en ses murs.

Saint Jean Chrysostome écrivait déjà au IV<sup>e</sup> siècle : « La splendeur du ciel illuminé par les rayons du soleil, pâlit auprès de la splendeur de la ville de Rome, éclairant de ses deux phares la terre entière... J'admire cette ville, non pour ses richesses, non pour les colonnes de ses monuments, non pour toute autre beauté profane, mais pour ces colonnes de l'Eglise. » La sainte liturgie exalte la ville de Rome au-dessus de toutes les villes du monde :

*O Roma felix quae duorum Principum  
Es consecrata glorioso sanguine :  
Horum cruore purpurata ceteras  
Excellis orbis una pulchritudines.*

(Brev. Rom. 29 Juin.)

C'est parce que les fondements indestructibles de l'Eglise du Christ sont placés à Rome, parce que toute la vie de l'Eglise trouve ici sa source, parce que la grande famille catholique a ici son foyer, parce que les fidèles de l'univers entier rencontrent ici le Père de leurs âmes, c'est pour cela que toutes les intelligences et tous les cœurs sont et seront toujours orientés vers la Ville Eternelle comme vers le centre du monde.

Nous avons tous notre patrie et nous lui sommes attachés par toutes les fibres de notre cœur; nous voulons sa prospérité, sa

liberté, sa grandeur, sa gloire. Mais nous avons une patrie infiniment plus haute et plus étendue que la patrie terrestre, une patrie dans laquelle communient toutes les âmes qu'illumine la foi en Jésus-Christ, qui se nourrissent de ses sacrements et reconnaissent l'autorité de son Vicaire, le Pontife romain.

N'oublions pas les obligations sacrées que notre titre glorieux de fils de l'Eglise catholique nous impose; sachons soumettre notre jugement aux enseignements et aux directives du Docteur Suprême; sachons incliner notre volonté devant les décisions et même les désirs du Guide de nos consciences. Etablissons notre foi sur le roc inébranlable de Pierre; vivons toujours en communion de pensée et de sentiment avec Celui qui gouverne glorieusement l'Eglise de Dieu, avec Notre Très Saint-Père, le pape Pie XI. Alors nous pouvons marcher, sans crainte de nous égarer, à travers la vie et le monde! Alors nous sommes sûrs d'être dans le bon chemin, sur la route qui conduit à la vérité, à la paix, à la lumière.

† J.-E. CARDINAL VAN ROEY,  
Archevêque de Malines.

## Les confins de la médecine et ceux qui les fréquentent<sup>(1)</sup>

MADAME,

C'est avec la conviction profonde de mon insuffisance que je me lève, et je défaillerais sous le poids de l'honneur qui m'accable si le souvenir ne me remontait au cœur des quelques heures que j'ai vécues en Belgique. Car j'ai séjourné moins de deux jours en ce pays; et je n'en connais ni les villes, ni les palais, ni les universités, ni les hôpitaux. Mais j'ai passé la frontière dans l'enthousiasme fou d'un matin de première bataille, et le soir, avec la foule des pourchassés, je pleurais sur la Belgique abandonnée et envahie.

*Oh! ces foules, ces foules  
Et la misère, et la détresse qui les joule  
Comme une houle.*

pleurait Verhaeren.

Le 23 août 1914, la 35<sup>e</sup> division se battit tout le jour; et la nuit venue, ce fut la retraite. Et depuis, je ne suis jamais revenu en Belgique.

Le seul titre que j'invoque aujourd'hui, Madame, c'est cette défaite. Et pour la confiance ensoleillée du matin, et pour l'héroïsme de midi, et pour la désespérance du soir, et pour tous mes camarades qui tombèrent à Bismes, à Thuin, à Fontaine-Valmont, et pour tous ceux qui chargèrent follement dans les champs coupés de la vallée de la Sambre, je vous demande, Madame, de me marquer de l'indulgence. Et ce que vous voudrez m'en témoigner, je le dépose comme une gerbe royale et d'un prix infini sur le corps de nos Bordelais, de nos Landais, de nos Béarnais, de nos Basques, de tous ceux qui eurent deux patries : celle de leur naissance et celle de leur tombeau : la France et la Belgique.

MESDAMES, MESSIEURS,

Tout est pour moi sujet de trouble dans la tâche qui m'incombe aujourd'hui. D'abord les noms illustres de ceux qui parlèrent à cette place les années précédentes; ensuite l'auditoire qui veut bien m'écouter. Ce n'est pas que je ne sois accoutumé de parler à des médecins; mais justement, ce Palais des Universités, ne me paraît pas édifié sur un terrain strictement médical; bien des gens le fréquentent que l'on ne voit pas souvent à la Faculté ou à l'hôpital, et si nous ouvrons ce soir les *Journées médicales* de 1927, nous n'avons pas encore pénétré dans le temple; nous sommes encore sous le porche, ou si vous voulez, aux Confins de la Médecine.

C'est un pays frontière qu'il m'est arrivé d'explorer; j'en con-

(1) Conférence inaugurale de la septième session des Journées Médicales 25 juin 1927.

nais tous les charmes, j'en connais aussi tous les dangers. Tant d'idiomes s'y parlent, tant d'intérêts, tant de susceptibilités se heurtent que nul ne peut prétendre s'y aventurer sans risque. Les rencontres intellectuelles que l'on y peut faire sont si diverses et si contradictoires qu'il est bien difficile de comprendre à la fois le philosophe et le métaphysicien, l'homme de lettres et l'historien, le mathématicien et le physicien, le chimiste et le zoologiste. Et tout ce monde écrit, parle, interpelle, interroge, fait des offres de service, cependant que le médecin assourdi et décontenancé passe trop souvent indifférent, désespérant de tout saisir et de bien juger dans le vacarme qui monte autour de lui. Et pourtant, une curiosité impérieuse le pousse à se pencher sur cette foule qui bat les murs de la Cité Médicale. Et s'il est de bonne volonté, alors il percevra dans le tumulte les paroles qu'il faut retenir, les appels auxquels il doit répondre. Il ne se refusera pas au philosophe, à l'homme de lettres, au poète, au savant. Toutes les richesses dont il est le dépositaire, il les leur donnera; mais il recevra davantage encore, et le bénéfice sera pour lui.

\* \* \*

Bien des philosophes rodent autour de la biologie. Et les échos qui fument par les portes entre-bâillées de nos laboratoires trouvent toujours leurs oreilles complaisantes. Mais le biologiste a des raisons de se méfier. Il sait ce qu'il en coûte de livrer une science qui tâtonne, au chien fou qu'est l'esprit philosophique; trop souvent, il la tourmente, la bouscule, la casse et en fait quelque chose de méconnaissable.

Nous-mêmes, nous ne sommes plus sensibles à l'idéal que proposait Hippocrate : *ιστορεν γαρ ιατρος ασθειας αιτιολογει*. Et nous ne nous soucions pas de réveiller les querelles irritantes du vitalisme, de l'animisme ou du déterminisme. Sans doute, on nous jette souvent dans la bataille; mais c'est malgré nous; et nous nous sentons gênés à côté des philosophes, ces alliés compromettants, qui usent de nos expériences comme d'armes de combat, et en expliquent le maniement dans un langage que nous ne comprenons pas. Nous applaudissons, certes, à la richesse imaginative de M. Bergson, qui compare l'acte vital « l'acte indivisible de la main traversant de la limaille de fer » ou à un « effort pour relever un poids qui tombe » ou à un « élan ». « Mais du point de vue de la connaissance, nous n'en voyons pas très bien le profit. Pour employer une expression qui lui est chère, M. Bergson recoupe, recoud, et de la science, il fait un vêtement de confection dont il habille ses théories. Mais le biologiste souffre de la contrefaçon; et il supporte malaisément que d'autres courtisent leur maîtresse et se targuent de ses faveurs.

Voilà bien de l'impertinence, et dans laquelle nous ne tomberons point. Même aux yeux du biologiste soupçonneux, il reste que M. Bergson est un savant philosophe, et un philosophe savant. Il fut un mathématicien d'une telle qualité que son professeur à l'École normale, Desboves, apprenant qu'il allait s'adonner à la philosophie, s'exclamait: « C'est un acte de folie, vous pouvez être un mathématicien, et vous ne serez qu'un philosophe! ». Et si l'on considère l'intérêt que M. Bergson porta aux théories évolutionnistes et aux recherches d'entomologie, on peut avancer qu'il eût été aussi bien un grand biologiste. Il passa des vacances entières, nous assure M. Chevalier, à étudier comme Fabre les fourmis et les abeilles. « Chacun de mes livres, affirme-t-il lui-même, m'a coté plusieurs années de recherches scientifiques. » Et il ajoute: « Chacun d'eux aboutit, non pas à de vagues généralités, mais à des conclusions capables d'éclairer par quelques côtés des questions très spéciales. » Ici, nous dressons l'oreille; cette prétention ressemble fort à de la concurrence, et ce philosophe nous paraît indiscret.

M. Meyerson est aussi un philosophe dont la première formation fut essentiellement scientifique. Il considère la science « comme un spécimen saisissable de la pensée humaine et de son développement »; il s'intéresse aux théories scientifiques pour la clarté qu'elles lui fournissent sur les principes qui président à la connaissance des choses. Mais jamais, il ne prétend tirer une philosophie des résultats de la Science moderne.

Avec M. Meyerson, et si nous ne nous essouffons pas à le suivre, nous nous entendrons toujours. Avec M. Fergson, il nous faudra être indulgent à certains empiètements pour toutes les lumières

qu'il nous apporte. Et puis, nous préférons cette désinvolture à l'obséquiosité gênante que le philosophe témoigna à l'égard du savant pendant une trop longue période du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est une histoire bien souvent racontée et d'une ironie assez cruelle que celle du Scientisme.

Et la leçon ne doit pas être perdue de l'effondrement de certaines théories scientifiques qui entraînent dans leur chute les philosophes trop confiants et leur système. « Ces physiciens du XIX<sup>e</sup> siècle s'étaient pris un peu trop au sérieux » écrivait récemment le grand savant américain Millikan. Et que dire des biologistes auxquels les philosophes croyaient devoir céder le pas. Et c'était une pernicieuse confusion que M. Bergson eut le grand mérite de faire cesser un des premiers. En fait, le philosophe s'égare qui suit pas à pas le savant; son but est la connaissance du réel, et non pas la mesure du réel; celle-ci peut aider à celle-là mais ne doit pas s'y substituer.

D'autre part, comme la science est nécessaire au philosophe, l'esprit philosophique est indispensable aux savants; seul il « peut lui enseigner la prudence, en lui faisant comprendre et surtout retenir, la différence qui existe entre le symbole et la réalité, et en lui rappelant sans cesse que ce qu'il mesure et enferme dans ses concepts, ce n'est pas la réalité même, mais son substitut. » (J. Chevalier.)

Messieurs, en vous promenant aux Confins de la Médecine, vous rencontrerez souvent des philosophes. Que ni la fierté, ni la gêne, ni l'obséquiosité n'inspirent votre attitude. N'abandonnez pas; mais ne détournons pas la tête, nous avons trop à gagner à leur commerce. Et souvenons-nous que les médecins du XVII<sup>e</sup> siècle n'eussent pas perdu leur temps à se laisser guider dans le royaume des infiniments petits par Descartes, Malbranche et Fénelon. Seuls, quelques médecins provinciaux, Deidier, de Marseille, Desault de Bordeaux, Goiffon à Lyon, les suivirent; mais Paris les tourna en dérision. Et pourtant, en l'occurrence, la philosophie était bien l'anticipation de la Science. Un médecin de Montauban, le docteur Duncan, écrivait au XVII<sup>e</sup> siècle: « L'œil de la raison est le plus excellent de tous les microscopes. »

Ah! Messieurs, de ce microscope, ayons un soin jaloux; et demandons au philosophe de nous aider à sa conservation, et à son perfectionnement.

\* \* \*

En notre XX<sup>e</sup> siècle, comme en tous les temps, au havre de la médecine abordent bien des hommes de lettres. Ils n'y viennent pas en conquérants; ils ne se présentent pas non plus en émigrants soumis comme aux heures périmes du naturalisme. « L'auteur, écrivait Zola, n'est pas un moraliste mais un anatomiste, qui se contente de dire ce qu'il trouve dans le cadavre humain. » Le roman était, à la vérité, une dissection, et une page entière du *Manuel de médecine opératoire*, de Farabeuf, trouvait sa place naturelle dans *La Débâcle*. C'était l'époque où le charmant docteur Rose, cher à notre confrère Delattre, affirmait que nous étions au sommet de la civilisation, et que l'honneur en revenait à la biologie.

Aujourd'hui, la biologie est toujours à l'honneur, mais elle n'est plus la courtisane qui s'installe sans pudeur au foyer littéraire. L'intérêt que lui portent les hommes de lettres est un hommage dont elle est fière, mais elle ne s'en prévaut pas pour affirmer ses droits sur un terrain où elle n'a que faire. Les confins de la médecine et les confins de la littérature se fondent en une zone neutre qui est une zone d'échanges, mais non de domination. Ni le poète, ni le savant n'ont de concession à se faire; mais animés, chacun à sa manière d'un lyrisme intuitif, ils se rencontrent et s'accordent au point où le réel n'est pas explicable entièrement; ce qui fait, à dit Meyerson, que la science devient plus tolérante à l'égard de cet irrationnel.

Nous disons bien tolérance et pas toujours, compréhension; car il serait vain de prétendre à une intelligence complète de tous les mouvements scientifiques et littéraires qui fermentent dans cette zone neutre.

Bien des efforts, bien des recherches scientifiques semblent bornées et inutiles au profane, mais qui prendront leur place dans la synthèse d'où jaillira la grande découverte. Il peut sembler mesquin de s'attacher à l'étude des poisons que secrètent les ten-

tacules d'actinies, mais prenez garde, la découverte de l'anaphylaxie est au bout.

Nous-mêmes, sachons refouler notre agacement et ne nous pressons pas de hausser les épaules parce qu'une prose ou des vers sont abscons ou hermétiques; l'avenir nous dira si dadaïsme, cubisme ou futurisme n'ont pas été tout à fait inutiles, et dans quelle mesure ils ont concouru à l'épanouissement d'un génie nouveau.

Hier, à l'Académie française, M. Paul Valéry disait : « L'avancement de l'industrie littéraire exige de nombreuses tentatives, d'audacieuses hypothèses, des imprudences mêmes; les seuls laboratoires permettent de réaliser les températures très élevées, les réactions rarissimes, les degrés d'enthousiasme sans quoi les sciences ni les arts n'auraient qu'un avenir trop prévu. »

Au surplus, il ne nous appartient pas de nous ériger en juges de mouvements que notre impréparation peut juger scandaleux; et la mesure peut être gardée entre une sévérité injustifiée et le snobisme encore plus ridicule de ces savants qui se vantent de fréquenter les groupes littéraires d'avant-garde, comme aussi de ces littérateurs à l'affût de la dernière lecture à la Société de Biologie. Il est aussi divertissant d'assié à l'enthousiasme des salons littéraires pour les théories de Freud, que de constater la docilité admirative de certains médecins à suivre M. Proust ou A. Gide sur le terrain.

Tout de même, il n'est pas besoin du truchement de l'homme de lettres pour faire le médecin se pencher sur les vices cachés. Mais la confiance reçue, le conseil donné, le misérable encouragé, il faut être contrairement à l'exception. Il en faut juger sévèrement mais justement, disait Pascal. Et la curiosité qui supprime toutes les barrières sous prétexte de juger de tout avec indépendance et ne les rétablit pas, cette curiosité n'est que variété. Ce n'est pas la nôtre, Messieurs; il n'est pas inutile de le déclarer quand on aborde aux Confins de la Médecine.

Aux Confins de la Médecine. Certains hommes de lettres nous donnent si parfaitement le change que nous ne devinons pas les médecins en rupture de ban, et qui se délassent un instant, entre deux consultations, deux expériences ou deux opérations; et c'est votre charmant et toujours jeune Louis Delattre, et c'est le docteur Burne de l'Institut Pasteur de Tunis, et le professeur Jean-Louis Faure, c'était encore le regretté Charles Foix, et c'est le docteur Maurice de Fleury, c'est Paul Voivenel à la fantaisie et à l'indépendance savoureuses, et Charles Fressinger, le premier écrivain médical de notre époque, et le docteur Bosc de Tours, et tous ceux qui se délassent à écrire et à converser aux Confins de la Médecine. Ceux-là, je suis gêné pour en parler, car ils sont trop de la famille.

Mais il en est d'autres qui entrent avec nous, dès l'abord, dans une familiarité toute confraternelle, et qui pourtant ne sont plus médecins. Et nous reconnaissons alors ces évadés, ces transfuges de la médecine qui n'ont pu dépouiller complètement la robe dont ils furent vêtus, et comme d'un sacerdoce sont marqués pour l'éternité. Un jour, la nostalgie les prend qui les fait s'approcher de ces frontières qu'ils ont franchi souvent le blasphème à la bouche, mais auxquelles ils reviennent pourtant comme à la source lumineuse qui seule peut éclairer tant de coins sombres de l'âme de leurs héros. Pierre Dominique, Henri Ghéon, Martineau, Michel Corday, André Couvreur, et combien d'autres dont l'œuvre littéraire est marquée du sceau médical ou dont les pages portent en filigrane le caducée.

Messieurs, parmi les transfuges que vous rencontrez souvent aux Confins de la Médecine, il en est deux qui exciteront votre admiration ou votre agacement, mais qu'il ne vous est pas loisible d'ignorer: je veux parler de M. Léon Daudet et de M. Georges Duhamel.

Deux médecins, Messieurs, et séparés l'un de l'autre non seulement par la qualité de leur talent, mais aussi par toute la distance de leurs opinions politiques. Au moins nous mettent-ils bien à l'aise et en les étudiant l'un après l'autre, on ne pourra pas nous soupçonner de pactiser, aussi bien une âme partisane n'a rien à voir à cette place.

M. Léon Daudet est un transfuge, et si, par hasard, on l'oubliait, il se charge lui-même de le rappeler. Et la coquetterie qu'il met à faire valoir ses titres médicaux est le plus bel hommage rendu à notre corporation. « Le redoutable polémiste à beau avoir écrit les *Morticoles*, dit le docteur Raoul Bernard, il n'en reste pas moins l'auteur de l'*Hérédité* et du *Monde des Images*, il n'en reste pas moins foncièrement médecin. » Oh! je ne prétends pas qu'il

s'embarasse des règles de la déontologie. Mais après tout, s'il nous a quittés, c'est pour donner libre cours à sa personnalité débordante que rien ni personne ne peuvent endiguer, et qui survit aux luttes sans merci et aux dents les plus crues, sinon l'amour de son pays et le malheur qui l'accable. Ses jugements peuvent être injustes, ils sont sincères. Et entre nous, il n'est pas mauvais que les grands, que les pontifes, les seuls auxquels M. Daudet s'attaque, entendent quelquefois le froufrou de la satire siffler à leurs oreilles. Libre à eux de répondre; libre à nous de nous défendre.

J'accorde que la patience du médecin est mise souvent à une rude épreuve. Quant M. Daudet pénètre dans les champs de la médecine, il y marche à grands pas, bousculant ceux qui n'avancent qu'avec circonspection, piétinant les plates-bandes lentement édifiées; et du premier coup il prétend découvrir les régions inexploitées du cancer et de la tuberculose, et nous indiquer la route à suivre.

Pour ma part, j'aime son vagabondage, et je goûte le sel de la fantaisie qu'il met dans les sujets les plus sévères; et je m'efforce de saisir l'intuition de génie qui parfois illumine les propos de ce transfuge.

Et puis, à côté de ces opinions hasardées, il y a toute une partie de l'œuvre de M. Daudet qui mérite mieux que notre curiosité amusée. On la trouve en germe dès son premier livre et elle se déroule avec un plan et une unité admirables tout au long d'une vie de tempête comme on n'en vit jamais.

À l'âge de vingt et un ans, étant encore étudiant en médecine, M. L. Daudet écrivait: « La médecine m'intéresse surtout par ses prolongements philosophiques ainsi que l'arbre par ses racines. »

« À côté du fleuve des maladies et parallèlement à lui court un autre fleuve similaire, actuellement innommé et dont les sources sont bien obscures. Le premier roule les lésions de notre corps, de notre cerveau et ces états divers qui sont les névroses. Le second charrie nos caractères et nos tempéraments, nos vices, nos formes d'esprit, l'avarice, l'envie, l'orgueil, la timidité, etc., tout ce qui fait l'homme. »

« Ces deux fleuves s'unissent sur bien des points de leur parcours, mêlant ou confondant leurs eaux. Ils ont même embouchure qui est la mort: l'observateur médical, l'observateur littéraire les regardent couler d'un oeil fraternel, d'un oeil jumeau. »

Voilà bien, Messieurs, un paysage des Confins de la Médecine; et le mérite n'est pas mince de celui qui l'a brossé à une époque où la confusion des genres était à son comble.

Quand Zola aborde le mystérieux problème de l'hérédité, il ne cherche de lumière que dans les livres de la médecine; seul le côté pathologique lui est évident; et les Rougon Macquart ne lui apparaissent que « comme la lente succession des accidents nerveux et sanguins qui se déclarent dans une race à la suite d'une première lésion organique. » Au même instant et quand il était encore interne, M. Léon Daudet écrivait: « On fait des tableaux d'hérédité morbides mais sans nuances; on ne s'attache qu'aux couleurs tranchées. C'est un sujet qui nécessite un autre genre de finesse que la finesse purement médicale et qui réclame la connaissance des hommes. » C'est à la lumière de cette connaissance qu'il a écrit l'*Hérédité*, le *Monde des Images*, le *Rêve éveillé*, tous ces livres qui valent l'attention du médecin qu'il a distingué les deux pôles nettement différenciés de tout individu: le moi transmissible de génération en génération formé des présences extérieures à l'individu et des éléments hérédités. Le soi qui comprend l'impulsion créatrice, le temps du vouloir, l'équilibre sage par la raison, qui est infiniment libre. L'*Hérédité* est celui en qui le moi est victorieux du soi.

Encore une fois, Messieurs, ne nous pressons pas de condamner ou de nous moquer.

Il est trop facile de déclarer sans examen que l'imagination délirante de M. Léon Daudet s'entend comme pas une à échafauder des hypothèses, et à prévoir l'avenir. N'oublions pas qu'il fut fort souvent bon prophète; et sachons entendre le jugement désintéressé de Marcel Proust qui, du fond de sa chambre de malade, jugeait les hommes et les œuvres de haut et de loin: « Sur la franc-maçonnerie, l'espionnage allemand, la morphinomane, L. Daudet écrit au jour le jour un prodigieux conte de fées... qui se trouve être la réalité même. »

C'est aussi la réalité que nous dépeint le chirurgien M. Georges Duhamel, mais la réalité présente celle qu'il voit à travers les malades, les anormaux, les incompris; il s'est penché sur eux et leurs souffrances et leur détresse l'ont tout à coup envahi,

possédé; la pitié l'étouffe et il ne reprend souffle que pour nous dire l'horreur des plaies qu'il pensa, et les tortures morales dont il fut le confident.

En 1916, à la recherche d'une division qui « faisait mouvement », je m'attalai à une auberge d'Aubervilliers, en face d'un aide-major, au visage glabre, aux yeux perçants sous les verres des lunettes, à l'aspect replet d'un moine bien nourri; à peine les premiers mots échangés, comme s'il eut besoin d'épancher le flot de pitié qui l'inondait, il se mit à me dire la moisson de paroles, de cris, de gémissements, de désespoirs, qu'il recueillait tous les jours dans son ambulance. Et je restais étonné que ce chirurgien fut si sensible, et n'ait pas acquis cet « air allègre, positif, indifférent et brusque de chirurgien pressé qui est à la vérité, nous dit M. Proust, le visage antipathique et sublime de la vraie bonté. »

Quelques mois après, je lus *Vie des Martyrs*, le plus beau livre de la guerre, et je compris le génie exceptionnel du médecin d'Aubervilliers, et la richesse de son cœur. Qu'un tel livre, que *Civilisation*, que *Possession du Monde*, n'aient pu être écrits que par un médecin, voilà qui nous remplit de fierté. Car il est bien vrai que les richesses les plus émouvantes de son œuvre, c'est dans sa besogne médicale que M. G. Duhamel les a trouvées; et aux pleurs qu'il nous arrache, se mêle beaucoup de reconnaissance pour ce qu'il sut consoler et apitoyer en notre nom à tous.

Mais comme son amour est immense, une telle somme de détresse l'accable qu'il n'a pas la force de se poser d'autres questions. Il ne voit que la réalité épouvantable de la souffrance. D'avance, il est sûr qu'aucune raison valable ne pourra être invoquée qui excuse de tels sacrifices. M. Duhamel détourne ses yeux du visage de la patrie, et toute son œuvre est lourde de cet inexprimé. La raison du sacrifice, il ne veut pas la connaître; à priori, elle est insuffisante. Nulle consolation ne peut être opérante: « Pour que le sacrifice ait toute sa portée, toute sa signification, il faut qu'il soit jusqu'au bout très amer, que la coupe soit réellement vidée jusqu'à la lie — la lie comprise. » Et tout ce qu'il y a de souffrant l'attire; et après la guerre tout ce qu'il y a de subconscient, d'inconscient, de trouble au plus intime de nous-mêmes, il l'exprime dans les *Hommes abandonnés*, le *Journal de Salavin*, et la *Confession de Minuit*.

Georges Duhamel a pénétré une fois dans l'enfer de la douleur; et sa pitié insatisfaite l'y ramène sans cesse; nous disions qu'il était un transfuge. Ah! non, il ne nous a jamais quitté: ce grand romancier est resté toujours médecin.

\* \* \*

D'autres, au contraire, sont vraiment des affranchis; ils ont déserté la médecine et n'en éprouvent jamais la nostalgie. Dans leur course à l'indépendance, jamais ils ne se retournent; ils traversent la faculté ou l'hôpital, comme ils traversent la politique ou la littérature, libres de toute attache, ombrageux et redoutés.

Un de ceux-là passa sa thèse en 1865: elle traitait de la génération des éléments anatomiques. Et, dans la préface, on y peut lire: « Les opinions que j'exprimerai n'engagent que moi. Je ne les ai point parce que j'ai fait ce travail; j'ai fait ce travail parce que je les avais. » Evidemment, on conçoit que ce confrère avec un tel état d'esprit, se trouva gêné à l'hôpital ou au laboratoire. Il ne s'y attarda guère, fit du journalisme, puis de la politique, il renversa de nombreux ministères; devenu ministre, il se renversa lui-même. Et ses coups de griffe étaient si subits, si imprévus, et si terribles que bientôt on le surnomma le Tigre. Et quand l'ennemi envahit la France, alors le Tigre réagit et le docteur Georges Clemenceau fit la guerre. Puis il se retira dans sa Vendée et au son de la pensée écrivit des livres qui semblent venir d'outre-tombe. Sa vieillesse et sa gloire l'isolent; déjà il appartient à la légende. Il est le Père la Victoire. Et ce nous est une fierté que le Père la Victoire ait été médecin.

\* \* \*

Enfin, Messieurs, parmi les hommes de lettres, combien regrettent de ne pas avoir fait leurs études médicales? Combien souffrent de ne pouvoir avouer davantage dans l'intelligence de leurs héros à la faveur des observations cliniques? Trop de critiques ne comprennent pas M. Paul Bourget s'asseyant au milieu des étudiants sur les bancs de nos amphithéâtres; parce qu'ils ne voient pas que toute grande expérience médicale est d'abord une expérience

humaine, ils considèrent comme une marotte cette soif d'un grand esprit à s'armer plus efficacement pour le combat qu'il livre. Et pourtant, le besoin se fait tous les jours plus puissant pour les hommes de lettres d'apposer à leurs observations, à leurs observations, à leurs hypothèses, à leurs intuitions une estampe scientifique. Quelle avidité, Messieurs, ont montré tous ces indépendants de la littérature, à se jeter sur la source féconde et trouble que fit jaillir M. Freud, et à boire à longs traits, et jusqu'à la nausée. Quel enthousiasme, de la part de ces néophytes d'un nouveau culte et qui ignorent tout des psychiatres de leur pays.

Sur ce point, comme sur bien d'autres, Marcel Proust fut en avance sur ses contemporains. Il n'était pas de ceux-là qui ignorent les médecins. Pour son malheur, pour le nôtre aussi, car il se montra féroce à notre égard, il connut trop de médecins et un peu de médecine.

Ses derniers livres, qui viennent d'être publiés, nous le montrent désabusé et désespérant de l'art médical. Pour lui comme pour Georges Rodenbach, mourir ce n'est que « se chercher en se voyant s'enfuir »; de la source de souffrance qu'est sa maladie, il arrête au barrage de son analyse les trouvailles les plus subtiles. Et comme un leit-motif douloureux, son mal s'impose à son corps et à son esprit et lui sert de mesure étalon pour tout ce qui, dans la vie morale est déséquilibré ou anxiété. La jalousie, si curieusement analysée dans la *Prisonnière*, « est de ces maladies intermittentes, dont la cause est capricieuse, impérative, toujours identique chez le même malade, parfois entièrement différente chez un autre. Il y a des asthmatiques qui ne calment leur crise qu'en ouvrant les fenêtres, en respirant le grand vent, un air pur sur des hauteurs, d'autres en se réfugiant au centre de la ville dans une chambre enfumée. Il n'est guère de jaloux dont la jalousie n'admette certaines dérogations. »

Quant à l'amour, c'est « un mal inguérissable comme ces diathèses où le rhumatisme ne laisse quelque répit que pour faire place à des migraines épileptiformes ». Et, en médecin psychologue, il ausculte les « intermittences du cœur ».

On le sent désarmé devant la complexité des phénomènes morbides. Il y soupçonne des tendances si diverses, si disparates, que lui aussi regarde en arrière et interroge angoissé la lignée de ses ascendants; ce monstre de contradiction qu'est tout individu, il s'essaie à le comprendre, à le démontrer pièce à pièce. Et il surprend en lui tantôt l'enfant sensitif qu'il a toujours été, tantôt, écrit-il, « un homme opposé, plein de bon sens, de sévérité pour la sensibilité malade des autres, un homme ressemblant à ce que mes parents avaient été pour moi. Sans doute chacun devant faire continuer en lui la vie des siens, l'homme pondéré et railleur qui n'existait pas en moi au début avait rejoint le sensible et il était naturel que je fusse à mon tour tel que mes parents l'avaient été ».

Messieurs, sur « ces réserves obscures de l'hérédité que certaines émotions nous rendent disponibles », nous nous penchons souvent, nous autres médecins; mais pour les sonder, les mesures ordinaires que la science nous fournit sont insuffisantes. A ce moment, nous sommes entraînés à notre tour dans ces zones incisées; et dans la pénombre et le brouillard nous nous heurtons au philosophe, au romancier, qui eux aussi marchent à tâtons!

G. Duhamel a écrit quelque part: « Des amis m'ont dit, et c'était peut-être un reproche: « Vous vous occupez beaucoup de malades dans vos livres; la plupart de vos héros ne sont pas des hommes normaux. » Sans doute, et la question me dépasse: au regard du praticien, je pense que de Clytemnestre à Othello, de Julien Sorel à Raskolnikoff, toutes les grandes figures de l'art appellent un diagnostic. Une lutte courtoise s'est engagée entre le psychologue et le clinicien. Chacun tire à soi le sujet: « C'est un dément, il m'appartient — c'est un homme et je m'en charge. »

Messieurs, ne nous pressons pas trop à faire valoir nos droits sur les Confins de la Médecine. Suivons tous les efforts avec bienveillance, prêts à venir en aide à qui nous demande assistance. Beaucoup qui ne sont pas médecins s'y enlissent et s'y perdent; certains, avec leur cœur et leur intelligence s'y guident mieux que nous avec notre science. Laissons François Mauriac sonder la férocité maternelle de *Génitrix*, et se pencher sur l'âme mystérieuse de *Thérèse Desqueyroux*: pour moi, cette recherche resplendit de sincérité et d'amour, et j'en suis touché comme du *Baiser au Léprieux*. Et si la tâche dépasse le romancier, si le personnage lui échappe, s'il se sent impuissant à appliquer à ces malades les règles communes du jugement, oh! alors il sera le premier à

\*\*\*

comprendre la vanité de sa poursuite; et il nous tendra les bras pour nous confier ces âmes, et comme M. Julien Green, il sonnera à la porte de l'asile pour y pousser doucement Adrienne Mesurat, qui l'y a conduit malgré lui.

\* \* \*

Enfin, Messieurs, aux Confins de la Médecine, la foule est grande des savants que la curiosité attire. Certains qui n'ont pas assez de toute une existence pour saisir un point limité de leur Science particulière, considèrent avec étonnement le biologiste et le médecin dont l'ambition à connaître la vie leur paraît extravagant. Ceux-là, le plus souvent, cultivent les Sciences de Raisonnement, l'Algèbre, la Géométrie : les principes en sont d'une extrême simplicité, ce sont des axiomes dont le sens est parfaitement évident et la certitude pleinement assurée. « On voit les principes à plein, disait Pascal; et il faudrait avoir tout à fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros qu'il est presque impossible qu'ils échappent. » Quoi qu'on pense, la médecine ne sera jamais mathématique, et nos rapports avec les géomètres doivent être pleins de réserve.

Dans les sciences expérimentales, au contraire, les hypothèses tiennent lieu de principes, et ce n'est qu'à la suite du labeur prolongé de l'expérience qui les éprouve que nous les pouvons retenir (P. Duhem). Ainsi en est-il de la Physique et de la Chimie. Or, les biologistes sont des savants d'une qualité particulière; ils vivent aux confins immédiats de la médecine, mais ils sont en perpétuel voyage d'études auprès des physiiciens et des chimistes. « L'un des grands services que chaque science peut rendre à nos recherches, a écrit M. Bordet, c'est de nous inviter, en nous servant d'introductrice, à la quitter pour sa voisine. » Que voilà des choses bien exprimées. Mais à quelle envergure rarement réalisée devrait atteindre le biologiste, si la collaboration des autres savants ne venait l'aider dans sa tâche de géant. Comme eux, mais plus haut qu'eux, il se hisse sur les épaules complaisantes pour voir mieux et plus loin. La tête dans les nuages amoncelés, il cherche à s'orienter, et à saisir ce qui relève de la science dans un domaine qui lui fut trop longtemps fermé. Et ce ne sont ni les écueils, ni les trappes semées sous ces pas et où s'abîment les systèmes qui le peuvent décourager. Le biologiste va toujours, il s'enfonce toujours plus avant, et même s'il pressent les limites à la science, il les devine si éloignées que leur notion ne peut arrêter son effort; il sait que des légions de savants marcheront derrière lui, et le dépasseront quand il sera tombé, avant que ne soient atteints les grands gouffres de la connaissance dont parle Maeterlinck. Car chaque flambeau allumé éclaire une nuit toujours plus profonde, et la certitude de l'Intelligence absolue s'envole à mesure que se découvre la coordination étonnante de toute la machine biologique.

M. Brachet par ces découvertes admirables, arrive à forcer le système de l'œuf, mais dans cette infime cellule, il nous découvre un abîme nouveau; et cette puissance de l'œil, ces énergies réparties suivant une topographie préétablie, ces localisations germinales correspondant aux organes futurs, cette finalité en un mot qui fait toutes choses se dérouler comme si leur était connu le but à atteindre et les moyens propres à le réaliser, voilà bien ce qui est irréductible au déterminisme notre meilleur outil scientifique dérange le déterminisme du laboratoire.

Ah! non, pas plus que la médecine, la biologie n'est pas une science : elle est omniscience, elle est la chimie, elle est la physique et aussi les mathématiques. Son université même fait sa grandeur et aussi sa sujétion.

Et le biologiste pourra valoir par son sens expérimental, par ses connaissances physiques ou chimiques : dans chaque partie, il trouvera un spécialiste pour lui en remonter. Et s'il prétend ne prendre rang que par ces seuls titres, il restera en bas de l'échelle, et sera toujours le parent pauvre.

Nos droits à la prééminence, Messieurs, ne les cherchons pas seulement dans les sciences pures, mais dans l'objet de nos efforts, dans la Vie que nous autres biologistes voulons connaître, dans la Vie que nous autres médecins voulons défendre. Ne rougissons pas qu'un indéterminé persiste qui nous interdit de connaître le tout de rien, et n'entrons pas dans le ridicule de ceux qui se poussent et veillent à tout prix se trouver sur le rang des savants dont la précision et la rigueur mathématiques s'accroissent mal de l'objet de nos études.

Laplace qui avait proposé de nommer des médecins à l'Académie des Sciences et à qui on objectait que la Médecine n'est pas une Science, répondait : « C'est afin qu'ils se trouvent avec des savants. »

Eh bien, Messieurs, c'est entendu. Nous ne sommes pas seulement des savants. Même en notre XX<sup>e</sup> siècle, nos ambitions sont démesurées; nous volons dans une zone où dominent les brouillards et les tempêtes, et où la chute nous guette à tout instant. Mais notre audace, notre insécurité même nous nous en faisons gloire.

Et puis, à nous autres médecins, il reste ce que nulle profession ne nous peut disputer : il reste nos malades. « Mes Seigneurs les Malades », comme on disait au Moyen Age. Et pour les guérir et pour les soulager, il faut davantage; il faut quelque chose qui demeure, que nous trouvons bien plus dans la culture générale et la discipline du cœur que dans le laboratoire. La science en perpétuel devenir nous force à délaissier, à dédaigner aujourd'hui ce que nous admirions hier : elle nous pousse toujours en avant et ne nous laisse aucun répit pour reprendre haleine. Et s'il ne connaît le refuge de la méditation, le havre de calme et de claire vision que sont les humanités, que deviendra le médecin dans sa course échevelée? Un savant peut-être, mais qui sera bien vite dépassé. En fait, il se renonce, il abdique cet esprit européen, dont Paul Valéry a dénoncé l'excellence dans la crise présente, il n'est plus « qu'une sorte de monstre » à la mémoire trop chargée, trop entretenue... Il n'est plus un médecin. Son esprit sera ouvert à toutes les découvertes; pour lui, la chimie des humeurs n'aura pas de secrets; pour lui les équilibres des ions et la perméabilité des membranes seront parfaitement analysés, la théorie des quanta et la mécanique ondulatoire trouveront leur place dans sa tête bien faite.

Mais ne songeant qu'à la maladie, il en oubliera le malade, il n'entendra pas l'anxieux qui implore l'apaisement, il négligera le refoulé qui l'assiège, et cherche un confident; il ne comprendra pas le mourant qui l'interroge et mendie l'illusion. Et tous les mots qu'il faut dire et tous les silences qu'il faut garder, et toutes les indulgences qu'il faut dispenser, et tous les dégoûts qu'il faut surmonter, et tous les langages qu'il faut comprendre, et tout le cœur qu'il faut déployer. Tout cela est d'un ordre où il n'a pas accès. Et pourtant, sommes-nous si riches que nous puissions abandonner ce capital de mérites qui est notre bien le plus certain; tous les médecins participent de la grandeur de leur tâche. Même indignes ou criminels, il leur reste que parce qu'ils furent médecins, un jour ils ont guéri ou soulagé.

« Tous les corps ensemble et toutes leurs productions, a dit Pascal, ne valent pas le moindre mouvement de charité; cela est d'un ordre infiniment plus élevé. »

Pour y atteindre, Messieurs, laissons-nous porter sur les ailes de la tradition, de la race, de la famille. L'air devient vite irrespirable à qui s'enferme, toutes fenêtres closes dans son laboratoire : la déchéance est fatale pour qui ne connaît d'autres ascensions que celle des escaliers luxueux ou sordides de la clientèle.

Sachons-nous évader. Que notre corps, prisonnier d'une profession et d'une vie matérielle tyrannique n'impose pas les mêmes chances à notre intelligence. Libérons-la, unissons, réchauffons-la au Soleil des Confins de la Médecine; notre Science en deviendra plus féconde et plus humaine.

PIERRE MAURIC,  
Professeur à l'Université de Bordeaux.

## Georges Eekhoud

Bien que né au cœur d'Anvers, c'était un terrien. Il en avait, au temps de sa jeunesse, la carrure rude, le teint hâlé du soleil, les longs silences rêveurs coupés de violences verbales et de gestes brusques.

Dans les parloirs du *Sesino* — conseil de guerre de la *jeune Belgique* — parmi l'envol fantaisiste des paradoxes et

des impertinences. il était le « taiseux » aux yeux songeurs derrière le binocle et ne s'extériorisant que rarement en une brève boutade de mépris ou une formule lapidaire d'enthousiasme. Embrigadé dans le bataillon de l'Art pour l'Art, il s'y sentit vite — comme d'ailleurs Verhaeren — mal à l'aise, porté par toutes les propensions de son tempérament, vers l'art social. Il vivait proche de la nature, de ses forces élémentaires et de ses poussées de sève et d'en subir l'assaut donnait à son art une sorte d'ivresse trépidante, à prédominance génésique. En compensation de leur dur labeur, il n'offrit aux rustres de Campine — ses héros de prédilection — que l'œuvre de chair.

Ainsi, il s'avéra non pas seulement immoral mais amoral, aucune règle supérieure de vie n'existant littérairement pour lui. Naturaliste par les procédés, il se distinguait de l'école de Zola par un don de pitié et de sympathie qui était comme de l'idéalisme déformé. Un peu de l'âme de Tolstoï était en lui et qu'il dédiait, avec une ferveur réparatrice, aux paysages disgraciés et aux humanités hors de loi. De là lui vint une réelle puissance picturale et une résonance vibrante de sensibilité. Il n'en est pas moins que dans son pessimisme attendri, il fut injuste pour la nature et pour l'homme. Et il est heureux qu'un autre écrivain soit venu, son disciple direct dans l'ordre littéraire, Georges Verrès, qui ait évoqué le véritable visage de la Campine où les exigences de la matière ont l'élan religieux pour rachet et qui ait fait scintiller sur les landes monotones et infinies et sur les marais aux joncs desséchés les feux follets de la spiritualité.

Georges Eekhoud fut un analyste pathétique des instincts de la race, mais il méconnut le meilleur de son âme.

Son œuvre est une géhenne d'où s'élèvent des cris mêlés de détresse et de volupté, sans jamais l'accent d'espoir et de rédemption d'un *Sursum Corda*.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

## Dans le van du Vannéur

(Suite)

### CHAPITRE II

#### I

— Je crois que Jack est devenu complètement fou, dit convulsivement Mary à son amie lady Sarah.

— Redites-moi tout, clairement et distinctement, dit la jeune fille.

Toutes deux étaient assises ensemble dans le petit salon, le soir du troisième jour. Six heures venaient de sonner, et lady Sarah songeait à s'ébranler pour rentrer chez elle, à un mille par delà le village. Mais après un long silence, coupé seulement par des efforts évidents vers une conversation, Mary avait soudain éclaté en un tel torrent de révélations incohérentes que le départ était devenu impossible. Jack, par parenthèse, se portait à merveille; ce point avait été fixé un moment auparavant. Il

était même en robe de chambre, là-haut, devant un petit feu, car la soirée était fraîche.

Mary se rassit brusquement sur la banquette large et basse, dans l'embrasure de la fenêtre, empoigna un gland de rideau, et fixant son regard désolé bien au delà des plates-bandes bordées de buis, là où les pelouses d'en haut s'élevaient jusqu'à la lisière du parc, elle commença l'histoire.

— Ses premières lubies m'importaient peu. Par exemple, cette idée d'inviter le Père Banting à venir habiter avec nous. Je trouve cela très embêtant, mais c'est tout. Certains catholiques le font, et, après tout, Jack est chez lui. En outre, le Père sera soigneusement bouclé dans l'aile de la chapelle. Et cette ridicule annonce à la chapelle ne m'a pas fait grand'chose. (Ma chère! C'était effroyable.) On pouvait entendre les fermiers frissonner. Il me semblait que je ne pourrais plus jamais regarder Parkinson en face.) Enfin, j'admets que Jack peut faire tout cela si ça lui plaît. Mais c'est l'autre affaire, — ce qu'il m'a demandé ce matin — qui m'a donné le coup de grâce.

— Redites-le moi, dit lady Sarah patiemment. (Elle pensait que les maris ont leurs inconvénients après tout.)

— Eh! bien, voilà. Ne riez pas, je vous prie. Jack a fait des recherches dans des livres. Je ne l'ai jamais vu faire ça auparavant, d'ailleurs, excepté dans des livres de sport. Mais il l'a fait. Et il a découvert que la vie la plus haute en ce monde est celle de moine. Et il veut être moine. Et...

— Et alors...

— Oui. Justement. Eh bien, il paraît que je dois être religieuse. Non, vraiment, ne riez pas. Mais c'est sa joyeuse trouvaille. Il paraît qu'il ne peut pas être l'un sans que je sois l'autre. Donc, il désire vendre cette maison ou la donner à quelque ordre religieux et puis partir, lui pour un monastère, moi pour un autre. Et là, nous devons...

— Mais je n'ai jamais entendu parler de...

— Je sais. Moi non plus. Mais il est tout à fait sérieux et pas du tout mélancolique. Au contraire, il est très gai et n'a pu imaginer pourquoi je bondissais hors de la chambre. Comment pourrai-je jamais me retrouver en face de lui!

Mary s'interrompit avec désespoir, rejeta le gland de rideau et regarda son amie.

— Oh! Sarah! Ne faites pas cette figure! C'est moi qui devrais avoir la crise de nerfs.

— Mais, ma chère!

— Oui, en vérité. Et qui pis est, sa tête est en très bon état. Du moins, le docteur le dit, et... et... (elle fouilla un moment dans sa poche) voilà la lettre de sir James. Elle est arrivée hier. (Elle la lança à son amie.) Lisez-la. Vous voyez ce qu'il dit.

Il y eut une minute de silence pendant laquelle lady Sarah, vraie image de la consternation, tourna la page. Puis elle posa la lettre. On peut douter qu'elle eût compris un seul mot de sa lecture. (Son esprit ne pouvait contempler qu'un seul fait à la fois : il n'avait aucun pouvoir de corrélation.)

— Et qu'allez-vous dire? demanda-t-elle.

— Dire! Qu'y a-t-il à dire, excepté : non, non, non? Je... J'aimerais mieux mourir. Si je désirais être religieuse, je n'aurais pas épousé Jack, naturellement. Mais cela ne semble pas avoir effleuré son esprit.

— Qu'est-ce qui peut lui avoir mis ça dans la tête?

— Tout ce que je vous ai raconté. Cette sottise idée de sa mort. Naturellement, il n'est pas mort. D'abord, il vit. Mais il s'est mis dans la tête que la religion catholique est — comment dire? — est vraie d'une manière qu'il n'avait pas soupçonnée. Il est... il est terriblement convaincu.

— Et il n'est pas déprimé?

— Pas le moins du monde. Il semble parfaitement raisonnable sur tous les autres sujets. Naturellement, Jack et moi avons toujours été catholiques; nous « avons la foi », comme nous disons : je veux dire que nous ne pourrions vraiment pas être autre chose; et nous avons toujours rempli nos devoirs, et pensé aux derniers sacrements et à tout le reste. Mais, mais ce genre de choses! Oh! Je suis certaine que la religion n'a pas été faite pour bouleverser les gens comme ça, acheva-t-elle passionnément.

Lady Sarah méditait. Elle approuvait entièrement cette dernière remarque, et sa religion ne l'avait certainement jamais bouleversée, même un instant. En fait, son recteur aurait convenu avec elle que c'eût été très indécent. Mais avec des catholiques

vous ne savez jamais très bien où vous en êtes, pensa-t-elle. Elle avait connu plus d'un cas... Mais ce n'était pas la question. Son devoir était de dire quelque chose à cette pauvre Mary.

— Je ne vois pas ce que vous pourriez faire d'autre, dit-elle enfin, un peu mollement. Il faut que vous sachiez à Jack ce qui en est : que vous ne pouvez absolument pas vous faire religieuse. Quel bonheur...

— Oui, en effet, il y a du bon dans le droit ecclésiastique, après tout. Et, en tout cas, il ne peut rien faire si je ne le veux pas. Et je ne veux pas. Donc il ne peut pas.

Mary se leva. Elle se sentait un peu mieux après avoir formulé ses conclusions. Elle fit quelques pas en avant et se jeta sur le divan.

« Certainement, réfléchit lady Sarah, il y a tout de même des catholiques raisonnables. » Elle regarda Mary, ce petit visage très décidé, aux sourcils accusés, aux lèvres serrées. Elle était tout à fait charmante, pensa la jeune fille; absolument adaptée à sa situation et absolument inadaptable à aucune autre. Quel malheur qu'il n'y eût pas d'enfants! Cela aurait tout arrangé.

— Je ne peux pas vous dire grand chose. J'espère que ce sera passé d'ici une semaine ou deux, dit-elle. Et le reste...

— Oh! le reste n'a pas d'importance. Je peux m'y faire.

— Alors...

— Oui, je sais. Mais c'est un tel soulagement d'avoir dit ça tout haut : je ne veux pas, je ne veux pas. Et quand je le dis, je le pense. Oh! à propos, il a donné mille livres au Père Banting. Le pauvre homme était extrêmement troublé. Il est venu me demander s'il devait encaisser le chèque.

— L'a-t-il fait?

— Il l'a déposé à la banque, avec un mot qu'il m'a fait signer pour l'approuver provisoirement. C'est bien d'un prêtre! J'ai peur que nous n'ayons été quelquefois un peu rossés avec lui. Oh! je ne regrette pas cet argent. Jack est excessivement riche, vous savez.

Lady Sarah renifla légèrement. Ce don lui semblait être une prodigalité désolante. On aurait pu faire tant de choses avec cette somme. Après tout, ce n'était pas son affaire.

Elle se leva.

— Ma chère, il faut que je parte. Accompagnez-moi jusqu'à la porte.

— Alors, vous trouvez que j'ai raison? demanda Mary sur un ton de bravade.

— Raison! Je crois bien! Comment pourrais-je penser autrement?

— Oui, je le suppose. En tout cas, je n'ai pas la moindre vocation. Et le Père Banting...

— Oh! ma chère, je ne comprends pas toutes ces complications. Vous avez absolument, parfaitement raison. Cela suffit.

Mary se leva.

— Oh! Sarah! Quel réconfort vous m'êtes! Je voudrais vous avoir pour confesseur. Oui, je vais vous reconduire jusqu'à la porte d'entrée.

Comme elles traversaient le hall, Mary remarqua une porte entre-baillée et se détourna de son chemin pour la fermer. Elle ne voulait pas que le fumoir fût dérangé jusqu'à ce que Jack revint le déranger lui-même. Elle jeta donc un coup d'œil à l'intérieur et recula en s'exclamant.

— Qu'y a-t-il? demanda la jeune fille.

Mais Mary ne releva pas sa question. Elle s'engouffra dans le fumoir et lady Sarah, en la suivant précipitamment, se trouva face à face avec Jack lui-même, en robe de chambre, assis joyeusement près d'un très grand feu de bois, tandis que Mary le regardait fixement.

— Oui, je sais, disait le jeune homme avec bonne humeur et un peu de confusion, c'est formellement défendu. Mais il a fallu que je descende. Bonsoir, lady Sarah. Je vous demande pardon.

— Jack, cria soudain Mary, que brûlez-vous?

— Cela? Oh! ce n'est rien. J'ai trouvé une petite besogne qui m'attendait. C'est tout.

— Mais..., mais...

Mary fondit sur le feu et arracha du milieu des bûches un grand morceau de bois qui se carbonisait. Muette de consternation, elle le tenait par une sorte de poignée curieusement ornée.

— Prenez garde. Vous allez être couverte d'étincelles, dit Jack.

— Mais... mais c'est votre batte de cricket. Celle de l'Afrique du Sud!

— Je sais. J'ai pensé que je ferais mieux d'en finir une fois pour toutes. J'étais décidé à le faire un jour ou l'autre.

Mary le regardait fixement, très pâle, tenant toujours le bois fumant.

— Ma chérie, ne soyez pas si dramatique! Allons, donnez-moi cela.

Jack lui prit la batte des mains et la rejeta au milieu du feu avec un singulier sourire.

— Mais, mais, commença Mary.

— Oh! ne me forcez pas à m'expliquer. J'aurais cru que vous comprendriez. Je vous en prie, lady Sarah, asseyez-vous, si cela ne vous ennue pas.

— Mais Jack, s'écria encore sa femme, tandis que la jeune fille s'asseyait délibérément.

Alors le visage du jeune homme changea un peu. Il est impossible de décrire ce changement, tel que les deux amies purent l'observer, mais il eut un effet étrangement calmant sur elles deux. Pour la première fois de sa vie, lady Sarah vit en M. Jack Weston autre chose qu'un joyeux écolier. Mais elle ne put pas comprendre exactement ce qu'il était à ce moment-là. Il serra les lèvres et fronça les sourcils, et pendant un instant une âme nouvelle regarda par ses yeux.

— Ma chère, dit-il tranquillement à sa femme, je croyais que vous compreniez. Vous ne pensiez pas réellement que j'allais continuer ce métier de... brute?

Mary le regarda encore un moment. Puis elle éclata en sanglots.

## II

Mary se leva le lendemain matin avec un vague sentiment de honte. Mais elle n'aurait pas pu dire pourquoi. Tous les droits étaient en sa faveur, et tout le fanatisme était du côté de Jack. « Fanatisme », c'était le mot qu'elle cherchait. C'était un mot doux, mais ferme, comme les bons pédagogues; charitable, mais juste. Il ne suggérait même aucune idée de trouble cérébral, et il était donc conforme à l'aïe médicale.

Elle entra dans la chambre de Jack avant de descendre déjeuner, échangea avec lui quelques remarques agréablement futiles, et elle s'apprêtait à ressortir de la chambre quand d'un mot il lui gâta les deux heures suivantes.

— S'il vous plaît, Mary, pourriez-vous venir ici un instant, vers onze heures? Je voudrais vous parler.

Elle passa ces deux heures à remonter délibérément sa volonté, tout en errant avec un journal et un sécateur le long des terrasses qui conduisaient aux pelouses d'en haut. Et, une fois arrivée là, elle s'assit sur un banc blanc.

Cette partie du jardin faisait toujours sa joie et ce matin, l'aspect en était céleste.

De là où elle était assise, elle voyait se déployer devant elle une grande étendue de gazon velouté parfaitement égale, répandue en quelque sorte sur tout le sommet de la colline ronde qui s'élevait derrière la maison, formant un large hémicycle entièrement entouré d'une haie d'ifs. Dans cette baie étaient découpées des fenêtres donnant sur d'immenses perspectives de bois, divergeant comme les rayons d'une roue et laissant voir l'ombre des arbres et des taillis jusqu'à un bon quart de mille à la ronde. Immédiatement derrière la haie s'élevaient des ormes géants et des hêtres qui, lorsque le soleil était au zénith, et pendant presque tout l'après-midi, jetaient leur ombre sur toute cette pelouse. C'était pour ainsi dire le lieu sacré du parc. C'était là que ceux qui désiraient être seuls se réfugiaient; les plates-bandes flamboyantes et les fontaines et les allées en terrasse, et tous les autres agréments nécessaires pour les visiteurs se trouvaient à profusion un peu plus bas. Plus bas aussi étaient les arceaux de croquet et le jeu de boules et tous les sports avec leurs pelouses. Mais ici était la paix. On pouvait aller vers les fenêtres taillées dans les ifs et, s'y accoudant, se trouver au cœur des bois. Des lapins, même au milieu du jour, s'asseyaient dans les allées cavalières et tendaient des oreilles méfiantes; mais ils vous regardaient bien en face et sans panique.

C'était l'endroit même dont Mary s'était éprise quand Jack l'avait amenée pour la première fois dans sa nouvelle demeure. Elle y voyait encore une sorte de sanctuaire solennel mais amical et qui ne faisait pas appel à la piété. Elle détestait de tout son cœur, autant que les convenances de lui permettaient, l'intérieur dix-huitième siècle de la chapelle du château, avec Saint-Pierre et Saint-Paul, figures géantes de plâtre qui dévisageaient les fidèles

de chaque côté de l'autel d'acajou. C'était sur cette pelouse qu'elle se sentait meilleure.

Ce matin encore, elle y trouva un peu de calme. Elle contempla le gazon, les ifs et les ormes, avec le vague sentiment qu'ils sympathisaient avec eux. Quelle épreuve que d'affronter une atmosphère comme celle qui l'attendait à la maison! Une seule chose était certaine; elle devait être parfaitement ferme; elle devait se prêter, même avec bonne humeur, à des ennuis secondaires, tels que la présence perpétuelle d'un prêtre ou des cadeaux impulsifs de gros chèques, et même voir brûler des battes de cricket. Mais elle devait agir en parfaite égoïste dans toutes les questions qui la concernaient directement; elle ne devait pas être gouvernée par les caprices de Jack. Bien sûr, tout s'arrangerait d'ici quelques mois au plus tard, et un peu de fermeté de sa part faciliterait ce retour au bon sens. Moine et nonne, vraiment! Elle sourit avec un peu de désespoir.

Voici donc son programme. Elle devait juger rapidement, par intuition, si quelque nouvelle bombe lancée par Jack menaçait ou non d'anéantir son propre bien-être; si oui, il fallait le désarmer avec douceur et fermeté. Si le bonheur de Jack était seul en danger, elle devait céder aussitôt... Elle se demanda ce qu'il désirait lui dire à onze heures. Il ne s'agissait sûrement pas de l'affaire du cricket. Ils avaient fait la paix sur ce sujet, tant bien que mal, après le départ de Sarah. Oui, elle l'avait traité en invalide. « Invalide », c'était un autre mot utile, presque aussi bon que « fanatique ». Son esprit même semblait invalide. Il n'était pas lui-même. Il n'était pas dans le réel.

Elle fut interrompue par l'apparition soudaine de Parkinson surgissant, un plateau à la main, au coin du buisson qui lui cachait la maison.

— Monsieur demande que Madame réponde à ceci. Monsieur dit qu'il ne pourra pas y aller.

Elle prit la lettre, intriguée. La lettre était adressée à Jack; c'était une invitation pour chacun d'eux ou pour tous deux, écrite par un ami de Jack, les priant de venir dîner et passer la nuit chez lui, à l'autre bout du comté.

Elle hésita.

— Est-ce pressé?

— Le chauffeur attend, Madame.

Elle hésita encore un instant, devinant, mais redoutant la raison du refus de Jack. C'était le genre d'occasion qu'il saisissait généralement aux cheveux. Il était particulièrement sociable.

— Je ne peux pas répondre maintenant, dit-elle délibérément. Dites à cet homme que j'écrirai.

Voilà donc ce qu'elle pouvait attendre maintenant, pour quelques mois, du moins, jusqu'à ce que le... fanatisme de Jack fût usé. Oh! c'était intolérable! Puis elle se reprit à considérer toute l'affaire: la maladie, la mort apparente, le retour à la vie. Et elle ne trouvait toujours pas la lumière. Cette histoire était un rêve — un rêve très étrange, de cette sorte de rêves qui vous hantent quelquefois pendant plusieurs heures. Seulement, dans ce cas, il avait été plus étrange que de coutume, et il agissait sur un sujet particulièrement mal disposé à résister à sa hantise. C'était tout. Il était absolument, formellement impossible que ce que Jack avait décrit eût été réellement expérimenté. Les gens ne mouraient pas pour ressusciter ensuite. S'ils mouraient, ils ne revenaient plus. Il n'y avait donc pas moyen de savoir — de savoir avec certitude — si la religion était... oui, bien entendu, elle était vraie, tous les catholiques le savaient, mais si elle était vraie de la façon dont Jack pensait qu'elle l'était, car enfin, si la religion était « vraie » comme ça, si l'on pouvait vérifier par une expérience positive les réalités de la foi, la vie deviendrait impossible. Personne ne pourrait plus jamais penser à rien d'autre. Le monde entier marcherait en silence, tout cesserait; personne n'épouserait plus personne, personne ne songerait plus à faire le mal; l'argent et les automobiles, et les chevaux, oui, tout cela serait sans valeur; chacun voudrait devenir un saint.

Elle interrompit là ses méditations. Mais elle voyait un peu mieux ce que Jack voulait dire. Pauvre Jack, un « invalide », un « fanatique » pour encore à peine un mois ou deux; puis, il redeviendrait raisonnable et achèterait une ou deux battes neuves et tout le monde vivrait heureux. Bon, bon, onze heures sonnaient. Il fallait rentrer. « Ferme », c'était le mot; elle devait être ferme et raisonnable. Elle devait avoir assez de bon sens pour deux.

## III

Le docteur la rencontra dans le hall.

— Eh bien? dit-elle.

— Une guérison extraordinaire, mistress Weston. Je lui ai donné la permission de descendre pour le lunch. Cela lui fera du bien. Mais veillez à ce qu'il mange solidement; il a besoin de reprendre des forces. Je vais écrire à sir James Martin. Le cas l'intéresse vivement.

Elle répondit quelques mots et monta l'escalier.

— Eh bien, Jack, dit-elle, me voilà.

Il était assis dans un grand fauteuil près de la cheminée, et il ressemblait tout à fait au Jack d'avant sa maladie. Il avait auprès de lui une petite table chargée de livres, et trois ou quatre lettres ouvertes couronnaient le tas. Il lui fit un signe affectueux, posa le livre qu'il avait à la main, et elle s'assit en face de lui, sur la chaise longue adossée à la fenêtre. La lumière d'été tombait en plein sur le visage de Jack.

— Je viens de voir le docteur, dit-elle. Il est tout à fait content de vous.

Il resta un instant silencieux. Puis il se tourna droit vers elle.

— Mary, dit-il, je voudrais vous poser une question.

— Mais oui, si je sais quoi répondre, dit-elle en souriant. (Mais elle se sentait un peu tremblante malgré tout.)

— Alors donc, me croyez-vous fou?

Pendant un instant, elle fut prise de court.

— Fou! dit-elle. Pourquoi?

— Bon; mais le croyez-vous?

— Non, bien sûr, je ne le crois pas. Je vous jure que je ne le crois pas. Je crois que vous êtes un peu ébranlé par votre maladie; on l'est souvent. Je ne pense pas que vous soyez toujours tout à fait raisonnable. Mais...

— Je vois, dit-il. Alors, ce que je vous ai demandé hier, y avez-vous pensé? Voilà une belle occasion de faire preuve de fermeté et de simplicité.

— Oui, mon cher ami, naturellement, j'y ai pensé. Mais seulement parce que vous me l'avez demandé. Et je pense toujours de même, et je penserai toujours de même.

— Vous en êtes tout à fait sûre?

— Absolument. Je n'ai pas le moindre signe de vocation. Cher Jack, pensez-vous que je vous aurais épousé si j'avais pu en douter? Vous ne désirez pas réellement...

— C'est définitif?

— Mary fut un peu attendrie par son ton de parfaite confiance.

— Cher Jack, je ne voudrais pas être brutale; mais... mais ne croyez-vous pas que vous feriez mieux de vous placer un tout petit peu à mon point de vue? Je suis votre femme, vous le savez. Et...

— Mais, ma chérie, de quoi vous plaignez-vous? Je ne vous ai fait qu'une proposition. Elle ne vous plaît pas? Très bien. C'est fini.

Mary restait silencieuse. Elle ne s'était pas attendue à une capitulation aussi prompte. Elle était évidemment dans la bonne voie.

— Je dois donc examiner quel est le meilleur parti à prendre maintenant, continua tranquillement Jack. Je reconnais parfaitement vos droits d'épouse. J'ai eu une grande conversation avec le Père Banting à ce sujet. Tout va bien ainsi, n'est-ce pas?

— Hum... oui, dit Mary.

— Alors, donc, voyons le meilleur parti à prendre. C'est l'essentiel maintenant. Vous plaisez-vous beaucoup ici?

— Pourquoi? Je ne comprends pas?

— Bien entendu, s'il est évident que vous désirez continuer à vivre ici, je suppose que nous devons le faire. Mais ne vous est-il jamais venu à l'esprit que nous serions mieux dans une maison un peu plus petite?

Mary le regarda. C'était pire que tout ce qu'elle avait pu imaginer. Son insistance était horrible. Et pourtant, il paraissait tout à fait lui-même.

— Je ne comprends pas, dit-elle encore sans conviction.

Il sourit.

— C'est un peu grand pour deux personnes, n'est-ce pas? J'avais donc pensé que nous pourrions peut-être nous en débarrasser et aller, par exemple, dans un des cottages des gardes-chasse. Est-ce que cela vous contrarierait beaucoup?

Mary pensa vivre une sorte de rêve terrifiant. Elle se secoua mentalement. Puis elle se rappela les mots bénis: « invalide » et « fanatique », et reprit courage.

— Oui, cher, dit-elle doucement. Cela me contrarierait vraiment beaucoup. Je ne peux pas y songer.

— Vous pensez ce que vous dites? dit-il vivement.

— Certainement, cher Jack, vous ne devez pas oublier que j'ai encore les mêmes idées que nous avons, vous et moi, il y a huit jours. Si vous ne les avez plus, moi, je les ai toujours. Et, vous savez, elles ne sont pas contraires à la morale.

Il parut méditer sur ces paroles, penchant un peu la tête de côté.

— Non, dit-il, c'est juste. Je ne serai pas égoïste, ou du moins, je tâcherai de ne pas l'être.

— Mais...

— Un instant. Je voudrais dire que je reconnais entièrement vos droits et, en vérité, aussi bien vos désirs tant qu'ils ne s'opposent pas directement à... (il s'arrêta court). Je comprends donc que vous désiriez continuer à vivre ici comme auparavant, — avec automobiles, chevaux, domestiques, — tout à fait de la même façon?

— Oui, s'il vous plaît, dit-elle tranquillement, bien que son corsage fût presque soulevé par les battements de son cœur. Heureusement, il ne la regardait pas. Il était assis, comme tout à l'heure, dans la même attitude aisée, regardant tranquillement le feu.

Tout à coup, un spasme le secoua.

— Mary, cria-t-il, Mary chérie!

Pendant un instant, son visage se transforma et ses yeux eurent un regard extraordinaire de supplication.

— Non, non, Jack.

— Ma chérie, il le faut... un seul mot. Oh! ne comprenez-vous pas? *C'est vrai, vrai*: Dieu, le ciel, l'enfer, le péché.

— Jack, je vais hurler.

Elle s'était levée et s'éloignait de lui en rampant à demi comme un chien qui fuit les coups. C'était terrifiant de voir Jack dans cet état.

Le visage de Jack se détendit. Un profond désappointement parut d'abord l'assombrir; puis il s'éclaira de nouveau et reprit cette expression paisible, un peu étrangère qu'il avait eue depuis sa maladie.

— Je regrette, dit-il; je sais que cela ne sert à rien. Je ne le ferai plus. Écoutez-moi: reprenons les choses où nous les avons laissées. Vous pensez réellement ce que vous avez dit?

Elle inclina la tête et se rassit, tremblant un peu.

— Très bien. Alors c'est clair. Nous nous rappellerons donc cela tous les deux. Si je fais ou si je propose quelque chose de réellement contraire à vos idées, vous me le direz, n'est-ce pas? Vous ne devez pas me laisser faire pour vous en plaindre après coup: est-ce bien entendu?

Ce qu'il y avait de raisonnable là dedans lui perça le cœur comme un coup de couteau; mais elle s'était juré de ne rien laisser voir. Elle approuva paisiblement.

— Alors, vous devrez me laisser aussi ma liberté individuelle, ma liberté individuelle, répéta-t-il, tant qu'elle n'est pas en opposition avec la vôtre. Cela vous va, n'est-ce pas?

Elle approuva encore. Qu'aurait-elle pu faire d'autre? Mais elle avait peine à concevoir que ce fut bien Jack qui parlait ainsi, Jack avec son charmant égoïsme et ses accès de pétulance. Elle commençait à comprendre combien il était plus agréable d'être gouvernée que d'être consultée. Cependant, tout valait mieux que la névrose de tout à l'heure.

— Très bien.

Il prit une lettre sur le petit tas et la lui tendit.

— Lisez cela, dit-il. Il me semble que ça tombe à propos.

Elle la prit nerveusement.

La lettre était écrite en français. C'était un appel venant d'un couvent des environs de Tours, dont les religieuses allaient être chassées. Elles n'avaient ni argent ni amis. Le nom de Mr Weston figurait parmi ceux des riches catholiques d'Angleterre. Était-il possible qu'il leur accordât quelque secours?

Mary soupira intérieurement en reposant la lettre sur la table. Elle entrevit, comme en un éclair, les interminables lettres de requête qui allaient arriver dès que les nouvelles dispositions de Jack seraient connues.

— Je comprends, dit-elle; vous désirez les aider? Cela semble très bien. Vous prendrez des renseignements, je suppose?

Il sourit un peu.

— Oui, j'ai réfléchi à tout cela. Cette lettre est arrivée par le premier courrier. Je pensais que sans doute mes premières propo-

sitions ne vous plairaient pas, d'après ce que vous m'aviez dit hier. J'ai donc médité un plan.

— Oui.

— Il me semble que la pelouse d'en haut de la colline serait précisément l'endroit qu'il leur faut. Il y a là une source, vous savez. C'est une situation extraordinairement salubre, et je pourrais y faire construire un très beau couvent et le doter.

— Jack, vous n'y pensez pas sérieusement.

— Si. J'en ai parlé au Père Banting. Il trouve que c'est très réalisable. Vous comprenez, nous garderions tous les autres jardins. Et les fournisseurs pourraient passer par cette route à travers le parc. Et les gens aussi. Je pensais qu'on pourrait faire une très belle église, avec un transept pour le public. Ne trouvez-vous pas que c'est une belle idée?

Elle le regardait sans rien dire.

### CHAPITRE III

#### I

La vieille lady Carberry quittait toujours ponctuellement Londres le 13 juin, et sa fille était obligée de partir avec elle. Quelque principe mystérieux inspirait sans doute le choix de ce jour, dans l'esprit de la grande dame, mais quel qu'il fût, elle le gardait pour elle. Aucune exception n'était admise sous aucun prétexte. On l'avait même entendue dire, comme la voiture dans laquelle elles devaient parcourir ces trente milles n'apparaissait pas à l'instant convenu, qu'« elles n'arriveraient jamais à temps à Hadham Park », mais le rendez-vous qui les attendait là-bas restait toujours un mystère. Si elle était demeurée à Londres pendant l'année entière, personne ne s'en serait soucié, sauf sa fille et ses domestiques; car elle ne faisait rien qui eût une importance quelconque pour personne, soit à Grovenor Square, soit à Hadham. Sa vie consistait, pour ainsi dire, entièrement en échauffadages sans aucune construction à l'intérieur. La matinée se passait à se lever et à se préparer pour le lunch; les après-midi, à se « reposer » de ces labeurs et à faire une courte promenade dans un landau fermé, avec deux chevaux et deux hommes, sans but particulier; les soirées, à « se reposer », encore, à dîner, à se récréer un peu en jouant aux cartes, et à se coucher. Trois ou quatre vieilles dames mystérieuses, aux visages solennels, passaient une grande partie de l'année avec elle, dans les mêmes occupations, et rien, absolument rien n'arrivait jamais à aucune d'elles. Elles étaient toutes assez religieuses, dans le sens de l'Eglise établie.

Aussi Sarah avait-elle éprouvé un vrai soulagement quand les Weston avaient acheté la propriété de l'autre côté de la vallée, et quand elle avait découvert que Mary était plus jeune qu'elle et avait le même tempérament prime-sautier. Elles se promenaient quelquefois à cheval ensemble; elles s'écrivaient, et elles apprenaient l'art de converser par allusions.

Il avait fallu quelques mois à Sarah pour se débarrasser, vis-à-vis de Mary, de cette curieuse appréhension que lui inspiraient les catholiques. On ne savait jamais où on en était avec ces drôles de gens. Quelque chose de dur émergeait soudain comme un récif dans une baie tranquille, et on y accrochait son bateau avant d'avoir soupçonné le danger. C'était arrivé une ou deux fois à Sarah. Elle avait encore tout chaud dans l'esprit le souvenir d'une histoire qu'elle avait racontée un jour à une dame catholique entre deux âges. Ce n'était pas du tout une vilaine histoire, certes, mais seulement quelque chose qu'on ne raconte que lorsqu'on est très sûr de son public. Le silence qui avait suivi l'histoire et, quand Sarah s'en indigna, le sermon qui succéda au silence — oui, tout cela avait été extrêmement désagréable. Mais Mary semblait un peu différente. Et c'était après une visite faite ensemble à la hideuse petite chapelle (qui sentait toujours le savon parfumé) et une conversation dans le petit salon que Sarah avait perdu ses dernières inquiétudes.

— Ma chère, avait dit Mary très gravement, je déteste tout ça, exactement de la même façon que vous. Cela me donne la chair de poule. Oui, le petit confessionnal qui craque, et tout le reste. Je dois m'en accommoder, puisque je suis catholique. Mais je tâche de ne pas laisser la religion s'immiscer dans ma vie quotidienne. Je pense que c'est très important.

Ceci, au moins, était rassurant. C'était exactement l'attitude de Sarah vis-à-vis de sa propre foi, et elle en était satisfaite. Depuis ce jour, leur amitié avait fait des pas de géant. Et mainte-

nant, une mine insoupçonnée avait fait explosion et tout était bouleversé! Sarah en était vraiment désolée pour Mary.

Ce fut environ huit jours plus tard que toute la gravité de la situation lui apparut.

Elle traversait le village à cheval quand elle aperçut les premiers signes de la catastrophe. Devant une petite cour fermée, un groupe d'enfants écarquillaient les yeux autour d'une charrette attelée d'un vieux cheval blanc dans laquelle, s'empilaient les objets les plus incongrus qu'elle eût jamais vus. La base était formée de plusieurs grands meubles peints en faux bois verni, au milieu desquels surgissaient deux pieds de lit en fer, comme deux bras suppliants; une roulette manquait, remarqua-t-elle. Il y avait au sommet un tas de tapis roulés, sur un côté, une bibliothèque d'acajou pleine de livres recouverts de papier brunâtre. Mais ce qui couronnait le tout la surprit encore davantage. Un grand ange de plâtre, joint en rose, à qui manquait une aile, gisait à plat ventre, dans l'attitude de la natation (elle s'aperçut que c'était une attitude d'adoration renversée); et à côté de lui une forme pâle et sans peinture, terriblement écornée, gisait sur le dos, tenant un petit enfant qui bénissait avec une main amputée de deux doigts.

Divers autres objets, tels que des bouts de palme, une liasse d'images, un paquet informe, et toute la porcelaine d'une chambre à coucher, étaient assujettis par des ficelles partout où l'on avait pu les loger. Une image en particulier retint sa réflexion pendant un instant: elle s'étalait largement aux yeux des passants et représentait un cœur immense, couleur de sang, entouré de flammes rouges, dans un cadre noir brillant dont le verre était cassé.

Alors, tandis qu'elle regardait, le prêtre sortit, en veston d'alpaga, sa barrette posée crânement sur l'oreille; il portait une paire de vases jaunes remplis de mousse teinte, et la sueur coulait sur son visage.

Elle comprit alors que le déménagement s'effectuait et elle reprit sa course en toute hâte.

Mais c'est à la grille du parc qu'elle fut saisie d'émotion.

La grille était ouverte et Sarah vit deux hommes debout à côté d'un dog-cart. L'un d'eux, qu'elle ne connaissait pas, tenait un grand papier colorié à la main; l'autre était Jack Weston. Il souleva sa casquette en la voyant.

— Vous allez voir Mary? demanda-t-il gaiement, Je crois qu'elle est sortie.

— Je n'y avais pas pensé, dit la jeune fille en retenant son cheval un instant. Je suis bien contente de vous trouver dehors.

Elle en était à ce point d'intimité où elle disait « Jack » en parlant de lui à sa femme et où elle ne disait rien du tout en lui parlant. Elle avait risqué une ou deux fois « Mr Jack ».

— Oh! je vais très bien, merci. Regardez. Que pensez-vous de ceci? (Restez tranquille, s'il vous plaît.)

Le cheval commençait à se cabrer car Jack avait tout à coup déplié son plan.

— Oh! puis-je vous présenter Mr Farquharson?... Lady Sarah... hum... Il a la bonté d'entreprendre mes constructions.

— Je ne comprends pas, dit-elle. Pourquoi faire?

— Oh! c'est le couvent des Carmélites. Mary vous en a parlé, n'est-ce pas?

— Un couvent? Non!

— Oh! je pensais qu'elle vous en aurait sûrement parlé. Nous allons construire un couvent sur le sommet de la colline juste au-dessus de la maison. C'est un ordre religieux expulsé de France, ou du moins sur le point de l'être.

— Je ne comprends pas, dit la jeune fille. Mary ne m'en a pas dit un mot. Quand est-ce que cela a été décidé?

— Oh! il y a environ huit jours. Ce sera assez beau, du moins, je le crois. Ce n'est qu'une première esquisse.

Elle regarda le plan le mieux qu'elle put, vit des lignes et des annotations, et finalement, reconnut l'emplacement.

— Mais... mais où sera le couvent? Pas sur la pelouse d'en haut, n'est-ce pas?

Il fit gaiement signe que oui.

— Voilà l'idée, dit-il. C'est de beaucoup le meilleur emplacement, d'après M. Farquharson. Il y a une source et tout ce qu'il faut, vous savez. Et je pense un peu à un orphelinat quelque part de ce côté. Mais ce n'est pas encore décidé.

Elle reprit sa course après quelques mots, et l'horreur pénétrait plus profondément en elle à chaque pas. Cela se ferait donc: tout cet endroit serait changé. Il deviendrait une sorte de campement catholique, d'un type odieux: couvents, orphelinats, avec

Jack Weston au milieu, dans le rôle de bienfaiteur insigne, — fou sans aucun doute, mais d'une folie qu'on ne pouvait pas ignorer, et Mary, la pauvre Mary, bouleversée et misérable. C'était abominable. Mais pourquoi donc Mary ne le lui avait-elle pas dit?

La raison lui en apparut quand elle arriva chez elle et vit une petite voiture attelée d'un poney.

— Mrs Weston attend depuis une demi-heure, my lady. J'ai dit que croyais que my lady rentrerait vers quatre heures et demie.

Mary était au premier étage dans le boudoir de Sarah, une charmante petite pièce carrée, verte et blanche, donnant sur une petite pelouse qui semblait en faire partie; mais le visage qui se tourna vers Sarah était désespéré.

— Oh! ma chère, gémit-elle, je n'ai absolument pas pu vous en parler avant d'en être certaine. C'est trop terrible. Mais l'architecte est venu avec ses horribles plans et c'est vraiment décidé. J'ai cédé; oui, je sais que je n'aurais pas dû; mais c'est sur la pelouse d'en haut, l'endroit unique! C'est trop terrible.

— Vous avez cédé?

— Oui, j'y avais bien réfléchi; Jack avait parlé de sa « liberté individuelle » et de la mienne: je ne trouvais réellement pas d'excuse. Il a cédé si vite sur les autres points! Il est si effroyablement raisonnable — pas du tout l'ancien Jack. Et j'ai dû céder. Et je n'ai plus rien su jusqu'au moment où j'ai vu M. Farquharson à la table du lunch avec ses plans dressés contre les reines-des-prés, un stylo derrière l'oreille. Je ne me doutais pas que Jack y pensait si sérieusement.

— Pourquoi ne lui dites-vous pas que vous ne pouvez pas vous y résigner?

— Je n'ose pas. Il me trouverait si faible. En outre, ce ne serait vraiment pas juste. Vous savez qu'il m'a cédé.

Sarah renifla. Mary poursuivit:

— Et puis, voyez-vous, c'est réellement assez beau, si l'on se place au point de vue de Jack. Je le vois bien, je suis terriblement raisonnable, moi aussi, à ma façon; et... et si j'avais les mêmes sentiments que Jack sur la religion, je suppose que je ferais comme lui. Mais vous savez que je ne les ai pas.

— Pourquoi ne me l'aviez-vous pas dit? demanda la jeune fille avec quelque aigreur.

— Je ne pouvais pas. Autant parler d'un mauvais rêve! Cela l'aurait en quelque sorte rendu réel. Mais il ne s'agit pas de ça. Qu'est-ce que je vais faire maintenant?

— Une cigarette? dit Sarah.

Mary en prit une sans y faire attention. Elle la garda à la main sans l'allumer, l'agitant quand elle parlait; elle n'en fit usage que quand une allumette flamba sous son nez. Elle n'en continua d'ailleurs pas moins ses lamentations, dévoilant d'horribles projets de Jack, pires encore que l'orphelinat, disant son intention de vivre dans un cottage de garde-chasse et tout le reste.

— Et il a donné congé à son valet de chambre, conclut-elle. Il l'avait depuis des années, mais il a déclaré qu'il ne pouvait plus se laisser servir de cette façon-là. Et il va à la messe tous les jours, et je dois généralement y aller aussi, et il fait sa méditation tous les matins comme s'il était dévot. Jack! une méditation! Mais il la fait: je l'ai vu du haut de la tribune; il avait une petite brochure. C'est trop affreux! Et il essaye de dire l'office divin. J'ai vu un jour le Père Banting le réciter dans le jardin. Ils se signaient des signes, comme des sémaphores.

Sarah étouffa un ricanement.

— Ma chère, ça ne durera pas.

Mary secoua plaintivement la tête.

— Vous ne connaissez pas Jack, dit-elle. Le cricket! C'est le symptôme le plus grave. Si vous saviez ce que le cricket était pour Jack! Et il a abandonné le cricket! Il n'a plus rien d'un personnage réel. On dirait un mauvais acteur, parfaitement sincère et consciencieux.

Sarah soupira de nouveau.

— Cela me semble le pire cas de... vous me permettez de dire ce que je pense, chérie?

— Je vous le demande, gémit Mary.

— Eh bien! il me semble que c'est la pire sorte de pose.

— Oh! vous ne comprenez pas. Ce n'est pas ça. Ce n'est pas du tout ça. Il n'est pas poseur. Il n'a pas du tout une haute opinion de lui-même. Non, c'est une sorte de terrible maladie religieuse. En tout cas, c'est une forme de maladie que je n'aime pas du tout. Les catholiques l'ont quelquefois et ça ne sert à rien de discuter avec eux. Mais ce n'est pas de la pose.

— Mais vous? Vous trouve-t-il mauvaise et frivole?  
— Pas du tout. C'est ce qu'il y a de terrible. Il me l'a expliqué en détail il y a un ou deux jours.

— Répétez-le-moi.

— Eh bien! voilà. Il pense qu'il a reçu un avertissement, du moins c'est ce qu'il dit, le pauvre chéri; qu'il menait une vie terriblement insouciance — et c'était vrai, d'une certaine façon — et qu'une autre chance lui a été donnée. Autrement, il aurait été en enfer.

— En enfer! vous n'y croyez pas, n'est-ce pas? demanda Sarah, sérieusement choquée. Mary s'arrêta court.

— Si, j'y crois, dit-elle; un enfer, quelque part, en dessous. Vous ne comprenez pas, chérie. Mais pour moi, il est tout en dessous, et pour Jack, il est passé en dessous. Ce n'est pas seulement de l'enfer qu'il a peur. Il parle d'ingratitude et de gaspillage de sa vie et de son argent, et de tout le reste.

— Mais vous, que pensez-vous?

— Oh! il ne me condamne pas du tout. Il m'a dit qu'il savait qu'il était très possible de devenir un saint en vivant comme moi — voyez-vous ça, Sarah? — mais que lui ne le pouvait pas. Oh! il est fou à lier.

— J'ai vu le Père Banting faire son déménagement cet après-midi, observa Sarah après une courte pause.

Mary eut un petit geste résigné de sa cigarette.

— Oh! c'est un détail maintenant. Si c'était tout... oui; il sera là ce soir; det emain matin et ainsi de suite.

Sarah se taisait.

La situation lui apparaissait pire d'instant en instant. Elle n'était pas le moins du monde persuadée que Jack fût exempt de pose; elle voyait là un exemple affreux du vice qu'elle détestait le plus. C'était drôle que Mary ne s'en aperçut pas. Encore une fois le point de vue catholique! et elle s'y était heurtée tête baissée. Sarah n'avait plus qu'à battre en retraite et à sympathiser. En tout cas, elle pouvait donner quelques conseils pratiques.

— Ecoutez, dit-elle, vous ne devez absolument pas céder pour ce couvent. Cela gênerait toute la propriété de le mettre là. S'il en veut absolument un, pourquoi ne pas le mettre plus bas, près de la loge?

— Il n'y a pas d'eau.

— Elles pourraient aller la chercher elles-mêmes. Ce serait une excellente mortification, comme vous dites. Ou bien la faire installer. D'ailleurs, je suis sûre que les religieuses ne doivent pas se laver beaucoup, surtout des religieuses françaises.

Mary secoua tristement la tête.

— J'ai accepté, dit-elle. J'étais folle, mais j'ai accepté.

— Alors, allez vous humilier devant lui. Dites-lui que vous avez changé d'idée, que vous ne pouvez absolument pas avoir ce couvent là-haut. Vous n'avez pas le droit de laisser gâter ce beau jardin.

— Il me trouverait si changeante.

— Pas plus qu'il ne l'est lui-même.

— Je crois que je ne le peux pas, Sarah.

— Quelle bêtise! Bien sûr que vous le pouvez. Résistez-lui.

Mary secoua lentement la tête.

Un gong résonna en bas. Sarah bondit.

— Oh! je n'ai pas quitté mon amazone. Bah! ils s'en arrangeront. Venez prendre le thé.

Mary se leva.

— Dois-je y aller? Vous savez que je n'en ai pas envie.

— Si, venez. N'avez pas peur. Il n'y a que mère et miss Fakenham et son neveu. Ils sont ici en ce moment.

ROBERT HUGH BENSON.

(Traduit par Madame Maurice Denis)

(A SUIVRE.)

## CATHOLIQUES BELGES

soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

## CHRONIQUE SOCIALE (1)

# Le Code Social de l'Union de Malines (2)

Quelques mots d'explication sont nécessaires sur l'origine et le but du « Code social », ainsi que sur « l'Union internationale d'études sociales », qui a pris l'initiative de cette publication.

L'Union internationale d'études sociales a été fondée à Malines, en 1920, et placée dès le début sous la présidence et la direction effective du cardinal Mercier. Elle a pour objet :

1° L'étude des problèmes sociaux à la lumière de la morale catholique;

2° La communication au public, et spécialement aux hommes d'œuvres, de directives et de résolutions délibérées et approuvées par l'Union;

3° Eventuellement, la création d'un bureau de consultations sociales.

Elle n'est pas sans analogie avec un autre groupement international, l'Union de Fribourg qui, de 1884 à 1891, poursuivit, sous la direction du cardinal Mermillod, des fins similaires. L'Union de Fribourg eut le mérite d'établir et de promulguer des principes d'action sociale que l'Encyclique *Rerum novarum* ratifia bientôt et qui, tôt ou tard, avec des adaptations aux circonstances de temps et de lieu, devinrent ceux des catholiques du monde entier.

La doctrine et le programme de Fribourg ne sont pas périmés : réorganisation corporative, interventionisme et législation internationale du travail sont des principes d'une persistante actualité, et restent les grandes pensées directrices de l'action sociale catholique. Les réalisations de l'heure présente ne sont pas de nature, bien au contraire, à nous en détourner. Mais enfin, dans toutes les nations, la guerre a posé des problèmes qu'on n'a pas soupçonnés à Fribourg et auxquels il faut trouver une réponse. Sans doute, on peut les résoudre dans le cadre des principes de Fribourg, mais encore faut-il montrer comment, et aviser à la solution!

Les Etats ont d'énormes besoins d'argent. D'autre part, les citoyens sont appauvris. Où trouver les nouvelles sources d'impôts et comment assurer aux anciennes taxes un meilleur rendement? Sous prétexte que nécessité fait loi, on parle d'opérer une levée sur le capital, on propose de nationaliser certaines industries qui paraissent mûres pour cette transformation, on songe à limiter plus étroitement le droit d'héritage. L'enchérissement de la vie pose une autre question très grave. La pénurie des logements, provoquée par l'arrêt de la construction et par le déplacement de la population plus que par son accroissement, met aux prises avec d'angoissantes difficultés. Les changes sont désorbités et font du commerce une affaire de jeu et de spéculation qui ruine les uns, tandis que d'autres édifient rapidement de grosses fortunes. Les Etats renient leurs dettes, soit en avilisant leur monnaie, soit par des consolidations forcées, et la moyenne bourgeoisie, qui avait placé ses épargnes en fonds publics, est menacée de disparition. Une classe de nouveaux pauvres se crée dont il y a lieu de se préoccuper. Il n'y a plus aucune stabilité dans les conditions. Avec cela, les grèves conti-

(1) Chronique mensuelle.

(2) *L'Union de Malines* publie à la librairie Spes à Paris, un Code social pour lequel notre distingué collaborateur a écrit cette introduction.

nent à sévir, les services économiques d'intérêt général sont perturbés par la volonté même des fonctionnaires : les « Unions civiques », dressant le bloc bourgeois contre le bloc ouvrier, s'approprient à opposer une résistance d'où peuvent à chaque instant sortir des conflits inquiétants. Des méthodes de salaire, autrefois inconnues, s'introduisent : les caisses de compensation pour allocations familiales font leur tour du monde. Les travailleurs réclament une participation à la gestion des entreprises et, sous le nom de conseils d'exploitation et de comités paritaires, proposent la création d'organes spécialement appropriés à ce but. Que de problèmes inattendus, posés par la guerre! Sur l'impôt, sur le juste prix, sur la nationalisation des entreprises, sur les restrictions qu'on peut apporter au droit d'héritage, sur les « Unions civiques », sur l'émission et l'avilissement de la monnaie, sur la spéculation des changes et des valeurs boursières, sur le principe et l'application de la journée de huit heures, sur les allocations familiales, sur la cogestion ouvrière, avons-nous une doctrine et un programme, et quels sont-ils?

Nous sommes dans une phase sociale analogue à celle que traversaient les catholiques de 1884. Nous méditons et travaillons les questions nouvelles en ordre dispersé, la contradiction règne parmi les nôtres, tandis qu'en face, les socialistes, dont l'emprise grandissante menace de déchristianiser à fond nos sociétés industrialisées, savent ce qu'ils veulent et s'entendent internationalement pour s'assurer la communauté de pensée et le bénéfice de la cohésion. Puisque l'Union de Fribourg, fondée dans des conjonctures semblables, a pu faire l'unité des esprits catholiques et orienter dans un sens convergent leurs tendances sociales, pourquoi ne demanderait-on pas aujourd'hui à ses méthodes les services qu'elles ont autrefois rendus? Pourquoi ce qui a réussi dans le passé ne donnerait-il pas les mêmes résultats dans le présent? N'y a-t-il pas urgence à former un groupement international d'hommes qui, dévoués aux idées chrétiennes, versés dans les études sociales, mettraient ensemble leurs lumières pour donner aux problèmes aigus qui surgissent en nos durs moments, les solutions organiques et cohérentes dont a besoin l'Europe catholique?

Telle est l'idée qui se faisait jour chez un homme d'Etat belge, vétérinaire de l'Union de Fribourg, M. le ministre Helleputte († 1925) au terme d'un entretien avec M. Eugène Duthoit, le savant professeur de l'Université catholique de Lille et l'actif président des Semaines sociales de France. Portée à Malines, cette idée, après mûre réflexion, fut partagée par le cardinal Mercier qui se chargea de réunir les concours nécessaires à l'œuvre nouvelle. Ainsi est née l'Union internationale d'études sociales.

L'Union de Malines, ainsi que nous l'appellerons pour abrégé, fut de prime abord un groupement franco-belge. Assistèrent à l'assemblée de fondation pour représenter la France, le Père Desbuquois, S. J., directeur de l'*Action populaire*; M. Eug. Duthoit; M. Marius Gonin, directeur de la *Chronique sociale* à Lyon; M. Jean Lerolle, ancien député de Paris; le Père Sertillanges, O. P., membre de l'Institut et professeur à l'Université catholique de Paris; M. l'abbé Six, de Lille. Du côté belge, il y avait M. Defourny, professeur à l'Université catholique de Louvain; Mgr Deploige, président de l'Institut supérieur de Philosophie de l'Université de Louvain; M. Georges Legrand, recteur de l'Institut agronomique de l'Etat; Mgr Pottier, professeur à Rome; le Père Rutten, O. P., directeur des œuvres sociales de Belgique; M. Ed. Servais, docteur en droit et ancien membre de la Chambre des représentants; le Père Vermeersch, S. J., professeur à l'Université grégorienne. Tels furent les membres de la première heure; mais ils entendaient bien élargir leurs rangs et tenir, petit à petit, les promesses que le titre d'Union internationale renfermait.

A eux vinrent se joindre dans la suite, pour représenter l'Espa-

gne, MM. Severino Aznar et le chanoine Moran, l'un et l'autre de Madrid, le premier professeur à l'Université centrale, le second vicaire général du diocèse; pour représenter la Hollande, Mgr Poels, ancien professeur de l'Université catholique de Washington et actuellement directeur des œuvres sociales dans le Limbourg hollandais; pour représenter l'Angleterre Mgr Parkinson, recteur d'Oscott Collège, à Birmingham; pour représenter l'Italie, le Père Brucculeri, S. J., rédacteur à la *Civiltà cattolica*; pour représenter la Suisse, M. E. Savoy, député au Conseil des Etats, et M. Turmann qui, de nationalité française, est depuis longtemps professeur à l'Université de Fribourg.

Le groupe du début s'était donc largement internationalisé et comprit bientôt des délégués de toute l'Europe occidentale. Hélas! la mort, qui frappe au hasard, y opéra très vite ses ravages! Mgr Pottier, dont le nom, populaire en Belgique, est universellement connu, a été enlevé au mois de novembre 1923, Mgr Parkinson, le 22 juin de la même année, rendait son âme à Dieu.

Dès avant ces deuils toutefois, des concours nouveaux et précieux étaient acquis : M. Baudhuin, avocat, docteur en sciences politiques et sociales, professeur à l'école supérieure de commerce de Louvain, qui, technicien en matière de finances et de changes, doit éclairer l'assemblée sur les matières de sa spécialité; M. Crétinon bâtonnier des avocats près la Cour d'appel de Lyon, qui remplace M. Gonin obligé de démissionner pour des motifs de convenance personnelle; M. Vélings, maître de charbonnages dont la compétence dans les problèmes pratiques d'organisation industrielle peut tempérer par d'utiles amendements les conclusions parfois trop rigides des théologiens et des sociologues; M. Verwilghen, docteur en droit, ancien président de la Ligue démocratique belge, que son expérience des œuvres désignait aux suffrages de l'Union.

Enfin, en 1926, le Père Mac Nabb, O. P. de Londres, et M. Gorski, professeur à l'Université catholique de Lublin (Pologne) prenaient rang parmi les membres de l'Union, tandis que Mgr Seipel, chancelier d'Autriche, faisait parvenir son adhésion et promettait sa collaboration effective pour les assemblées ultérieures.

L'Union se compose donc aujourd'hui de membres appartenant à neuf Etats de l'Europe occidentale et de l'Europe centrale. Elle est destinée à s'élargir encore.

Si, par son origine, son but et sa composition, l'Union de Malines rappelle en quelque manière l'Union de Fribourg, elle n'en est cependant pas une simple réplique. Renouer une tradition n'est point s'y asservir. Les solutions de Fribourg restent acquises. Il ne s'agit point de les remettre sur le métier, ni de les vérifier à nouveau. Mais les temps sont changés. La guerre mondiale et l'après-guerre ont soulevé tant de problèmes, pas même présentés il y a trente ans, que, sur bien des points de doctrine et de pratique sociales, si l'on veut faire œuvre adaptée aux besoins du présent, les thèses de Fribourg n'offriront qu'une faible lueur pour éclairer la voie.

Ce sont ces problèmes nouveaux que l'Union de Malines a voulu étudier d'une manière particulière. Son travail s'est poursuivi sans bruit durant cinq ans. La presse n'a guère été informée, si ce n'est dans la mesure utile pour signaler l'existence du groupe et prévenir des malentendus. L'Union n'entendait pourtant pas se terrer et faire pénétrer ses idées dans le monde qui réfléchit, exclusivement par l'action individuelle de ses membres. Elle s'était réservée de saisir l'opinion au moment opportun. Bien que de courts résumés de ses discussions et que les résolutions adoptées dans ses sessions annuelles aient été occasionnellement publiés dans diverses revues de Belgique et de France, ce n'est cependant qu'en 1924, lors de la célébration du Centenaire de la naissance du cardinal Mermillod, que l'Union prit position au grand jour et fit connaître au public international

dés résultats de son activité. On trouvera dans le livre paru pour commémorer ce centenaire *Catholicisme et Vie internationale*, une notice sur l'Union de Malines et le texte des vœux adoptés de 1920 à 1924.

Cependant, à l'assemblée de 1924, le cardinal Mercier proposait de saisir l'opinion publique d'une manière plus ample et plus solennelle à la fois, et, dans la séance d'ouverture, il s'exprimait à peu près en ces termes : « Notre association, on peut le dire, a accompli un travail sérieux. Elle a donné sur plusieurs questions délicates des directions appréciées, et la session actuelle s'annonce comme devant rendre de précieux services à tous ceux que préoccupent les relations entre la morale et le problème financier. Toutefois, si je ne me trompe, l'association a surtout, et de façon presque exclusive, visé les élites. Il en est résulté, si je ne m'abuse, que son crédit n'a pas encore pénétré les masses, et que sa raison d'être n'est pas assez universellement appréciée. Alors je me demande s'il ne serait pas sage d'ajouter au programme spécial de l'association une partie générale, synthétique. Non seulement, nous rendrions, je crois, un très grand service à nos hommes politiques et à nos hommes d'œuvres sociales, mais nous accroîtrions l'autorité de notre Association-elle-même, si ses membres les plus compétents voulaient mettre à l'étude un programme d'action sociale actuelle en harmonie avec la philosophie chrétienne. Les membres ne viseraient l'erreur socialiste que secondairement et indirectement; ils s'attacheraient d'abord et principalement à dégager de nos croyances et de notre philosophie des principes positifs capables de dicter la loi à l'apostolat social, à l'action politique et aux socialistes eux-mêmes.

Bien entendu, dans ce programme, nous aurions à faire le départ entre les articles qui s'imposent à tous nos amis et les articles où chacun est libre d'avoir et de garder une opinion personnelle. Je sais bien que l'Union, depuis sa naissance, s'est presque exclusivement occupée de questions économique-sociales. Cela est conforme à ses origines et à son but et j'entends qu'elle continue dans cette voie. Mais serait-il impossible, chaque année, de réserver une partie de la session à examiner d'autres problèmes, d'ordre social aussi, bien que sans rapport direct avec la vie économique? Après un certain nombre d'années, condensant nos études et nos conclusions dans une sorte de catéchisme, nous serions en état de procurer, sur la plupart des questions sociales qui sont aujourd'hui discutées et qui débordent largement le cadre économique, une doctrine toute faite aux hommes qui, pris par l'action, ont parfois tant de peine à trouver les lumières et à se former les convictions dont ils ont besoin. Ce catéchisme social, je le répète, aurait une portée avant tout constructive : Il s'agirait moins de signaler les erreurs dont il faut se garder que d'indiquer positivement les principes et les traditions à maintenir, les réformes et les œuvres à préconiser en accord avec ces principes et ces traditions. Je propose à l'assemblée d'entreprendre l'élaboration d'une synthèse « soci le au point de vue chrétien et catholique ». Une partie de la tâche est d'ailleurs déjà à peu près accomplie grâce aux conclusions que nous avons prises, dans les sessions antérieures, relativement aux matières spéciales qui ont seules, jusqu'ici, retenu notre attention. »

Telle est la pensée inspiratrice du *Code social* que l'Union de Malines offre aujourd'hui au public. Un comité de rédaction, spécialement nommé, fit diligence et soumit, dans la session de 1925, une première ébauche du travail. La discussion en fut longue et minutieuse. Le cardinal Mercier, qui présidait, participa lui-même d'une manière vive et active aux débats. Il ne devait, hélas! pas assister à l'achèvement de l'œuvre dont il avait conçu le projet! Au moins de janvier suivant, la Providence rappelait à Elle celui qu'Elle nous avait donné comme chef.

Pénible et prématurée, cette mort n'a pourtant pas interrompu

le cours des événements. Sa Grandeur Mgr. Van Roey, successeur du cardinal Mercier sur le trône de Malines, voulant que rien ne périsse de ce qu'avait entrepris son illustre prédécesseur, marqua, en acceptant la présidence de l'Union, sa volonté de conduire à bonne fin l'œuvre commencée. Aussi bien, reprenant, en 1926, sous la direction du nouveau Primat de Belgique, l'examen du projet de *Code social* et lui donnant une forme définitive, l'Union a-t-elle eu le sentiment qu'elle exécutait en quelque sorte une disposition testamentaire de son fondateur. Elle en a travaillé avec plus de zèle et d'énergie, et c'est ainsi que le *Code social* se trouve achevé, peut-être avant le terme que lui assignait le cardinal Mercier.

Qu'on ne se méprenne cependant pas sur la portée du *Code social*. Ses articles ne sont pas toujours des réponses complètes aux problèmes complexes qu'ils envisagent. De ces problèmes, à la lumière des principes, ils tranchent quelques difficultés qui ont paru sérieuses et actuelles; pour le reste, ils indiquent un sens de marche et une orientation générale.

Bien qu'ils aient le plus souvent reçu une consécration unanime, ils résultent presque toujours de points de vues très différents dont l'opposition, marquée à l'origine, atténuée au cours de la discussion, a fini par disparaître dans une formule assez large pour laisser à chacun une certaine liberté de pensée. Ainsi s'explique le caractère quelque peu général de plusieurs résolutions.

Telles quelles cependant, les dispositions libellées dans le *Code social* laissent apparaître la doctrine commune, qui les pénètre : à côté des idées chrétiennes de justice et de charité, c'est le souci, sans méconnaître la valeur de l'initiative personnelle et tout en faisant à l'Etat sa place légitime, de discipliner les individus et les nations par les corps dont ils font partie — associations libres, famille, profession, Société des Nations, Eglise, — plutôt que par l'action directe et coercitive du pouvoir politique. Cette doctrine, sans être nulle part formellement exprimée, est la base implicite, un juge avisé le reconnaîtra sans peine, de toutes les résolutions.

MAURICE DEFURNY,  
Secrétaire de l'Union de Malines,  
Professeur à l'Université de Louvain  
et à l'Ecole de guerre.

#### ABONNEMENTS A L'ETRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (14, 12, 10 ou 9 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la Revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- |  |           |
|--|-----------|
| I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg, l'Allemagne occupée  | 9 belgas  |
| II. — Pour le Congo belge  | 10 belgas |
| III. — Pour l'Algérie, l'Allemagne, l'Argentine, l'Autriche, la Bulgarie, le Canada, l'Esthonie, l'Ethiopie, la France, la Grèce, la Hongrie, l'Italie, la Lettonie, l'Ile Madère, le Maroc, le Paraguay, la Perse, la Pologne, le Portugal et ses colonies, la Roumanie, la Sarre, la Tchéco-Slovaquie, l'Ile Terre-Neuve, la Tunisie, l'Union des Républiques Soviétiques Socialistes, l'Uruguay, la Yougoslavie | 12 belgas |
| IV. — Pour tous les autres pays  | 14 belgas |

# Les idées et les faits

## Chronique des Idées

### Une page curieuse de l'histoire de l'Université louvaniste

Les fêtes jubilaires de l'Université de Louvain seront défendues contre l'oubli par des publications qui en consacreront la mémoire. L'une, qui s'us un mince volume enferme un riche contenu de science : *Histoire de Notre-Dame de Louvain*, SEDES SAPIENTIAE, du savant professeur Léon van der Essen, éditée chez Peters, rue de Namur, Louvain. L'autre, monumentale : *L'Université de Louvain à travers cinq siècles*. Etudes historiques, publiées avec une introduction du même auteur, avec le concours de MM. E. Van Cauwenbergh, F. Claeys-Bouuaert, P. Camerlynckx, feu V. Brants, P. Lefèvre, H. de Vocht et le vicomte Ch. Terlinden.

C'est un somptueux in-quarto, sorti des presses de A. Lesigne, imprimé sur papier velin avec le bel œil elzévirien, orné d'illustrations d'un réel mérite artistique et dont il n'a été tiré que quinze cents exemplaires numérotés. Supérieur encore au volume sur *Brialmont*, de la même firme, la présentation de cet ouvrage en fait un chef-d'œuvre typographique digne du grand événement que le livre commémore.

Des maîtres renommés se sont associés de jeunes érudits pour offrir au public un e semble d'études du plus captivant intérêt. La plupart de ces travaux portent sur es chapitres les noms connus, et même plusieurs entièrement inconnus, de l'histoire de l'Université.

M. HENRI DE VOCHT évoque les trois jubilés de 1526, 1626 et 1726; dans un autre chapitre, fait l'historique des Halles, et, dans un troisième, inventorie le fonds Van de Velde à la Bibliothèque de l'Université. M. CAMERLYNCKX a mis en lumière le dernier quart du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à la célèbre « Visite » des Archiducs, de 1575 à 1627. Le travail posthume de VICTOR BRANTS vise les professeurs de l'*Alma Mater* aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, les juristes et les publicistes belges de l'époque des Archiducs. M. P. LEFÈVRE raconte un conflit entre la Faculté des Arts et l'Abbaye de Saint-Michel, d'Anvers, à propos de l'enseignement de la philosophie. M. LÉON VAN DER ESSEN nous révèle la crise redoutable et quasi mortelle que les guerres de Louis XIV en Belgique ont amenée pour l'Université entre 1684 et 1713. Le VICOMTE CHARLES TERLINDEN décrit les vicissitudes de la chaire de Droit public au XVIII<sup>e</sup> siècle. MM. CLAYES-BOUUAERT et ETIENNE VAN CAU ENBERGH ont dressé l'inventaire, le premier, des documents relatifs à l'ancienne Université, conservés au séminaire de Gand; l'autre, d'un fonds d'archives, conservé au séminaire de Bois-le-Duc, à Haaren.

Ce sont des s ces précieuses dont nous nous proposons d'extraire la matière de quelques articles. Nous nous bornons à signaler aujourd'hui une page intéressante du chapitre de M. François Camerlynckx, concernant les relations des Jésuites et de l'*Alma Mater*.

\* \*

L'intérêt de cet épisode, c'est de faire comprendre le caractère de l'ancienne Université, à la lumière du conflit qui met aux prises la jeune Société de Jésus et le *Studium generale*.

L'Université, création du pape Martin V et du duc Jean IV, est une corporation d'enseignement supérieur, nantie de privilèges, revendiquant son monopole avec une âpre jalousie. Voici que surgit devant elle la Compagnie de Jésus, née à son ombre en Belgique, Institut essentiellement voué à l'enseignement. La collision était inévitable et le monopole absolu dans lequel s'encerclait l'Université devait sauter.

Les Jésuites ont pénétré en Belgique, dès 1538, avec ces étudiants

espagnols, chassés de Paris par François I<sup>er</sup> en guerre contre Charles-Quint, qui vinrent chercher un refuge à Louvain, où se fixa la première communauté. Ils fréquentèrent l'Université qui devint pour la Compagnie, durant la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, une fertile pépinière. En 1556 seulement, Philippe II les reconnaît légalement dans leur Province de *Germanie inférieure*, qui comprenait les maisons de Louvain, de Tournai — noviciat — et le collège de Cologne. Toutefois, le roi d'Espagne ne leur fut d'abord que médiocrement favorable aux Pays-Bas et son décret de reconnaissance subordonnait l'autorisation royale à de dures conditions, restrictives de leur liberté, qui ne disparurent que par le décret libérateur de 1584. Alors seulement, la Compagnie jouit de son plein droit de cité en Belgique.

M. Camerlynckx prétend que, dès 1556, les Jésuites se réclament du privilège apostolique qui leur permettait de conférer à leurs étudiants les grades en théologie et manifestèrent leur intention d'user de leur privilège, si l'Université refusait la gratuité à leurs élèves. L'Université ne contesta pas leur droit de collation, mais exige le minerval et la question en resta là jusqu'en 1583.

Je note toutefois que Bellarmin, qui séjourna neuf ans à Louvain de 1569 à 1576, non seulement y remplit l'office de prédicateur avec un succès inouï, mais inaugura chez les Jésuites l'enseignement public de la théologie, aux applaudissements universels. Il fut le premier professeur du Collège de Louvain, toujours considéré dans la Compagnie comme le séminaire de la Province belge. Donc, le doyen et les maîtres de la Faculté de théologie, revenant sur une décision antérieure, autorisèrent, dès 1570, des *leçons publiques* de science sacrée dans le Collège des Jésuites. Après Bellarmin, viendront Lessius, de 1583 à 1623, et Corneille a Lapide, de 1593 à 1616, qui jouirent de la même liberté.

Si fermée que fût l'*Alma Mater* à toute ingérence extérieure, il n'est pas possible qu'elle pût marchander à des hommes d'une telle valeur, d'une érudition aussi vaste et aussi sûre, le droit d'enseigner dans leur collège même à des étudiants non-jésuites. Bellarmin fut, il est vrai, le redoutable adversaire de Michel de Bayle, il le démolit, sans le nommer, toutes ses thèses sur la grâce. Mais il laissa un tel renom de vertu, de zèle, de science que son départ de Louvain fut pleuré par l'Université et que celle-ci resta fidèle à celui qui y avait jeté tant d'éclat par sa parole, au point qu'elle adressa au Saint-Siège, après la mort de Bellarmin, une requête en vue de sa béatification.

Je note aussi que les Jésuites prêchaient et commentaient le catéchisme de Canisius dans les Pédagogies et que l'un d'eux monta dans la chaire d'hébreu au Collège des Trois-Langues.

Il me paraît absolument logique et légitime que les Pères de la Compagnie de Jésus aient sollicité le droit d'enseigner publiquement la théologie et avec elle la philosophie. M. Camerlynckx écrit, avec une pointe de malice étrangère à la sereine impartialité de l'historien : « Les Jésuites, persuadés que l'Université accablée par les misères serait facile à vaincre, recommencèrent leurs manœuvres. » N'est-ce pas leur faire un procès de tendances que de leur supposer cette noire intention? Ils n'usèrent d'autres manœuvres que d'adresser une requête au Conseil de Brabant, laquelle renvoyée aux Facultés compétentes, fut retournée avec un refus catégorique. On avouera que « ces manœuvres » n'avaient rien de dolosif ni de révolutionnaire.

Débutés en 1583, ils recommencèrent en 1594, plus de dix ans après « avec une nouvelle ardeur » observe M. Camerlynckx qui se scandalise d'une si persévérante malice. Cette fois, ils ont trouvé un allié puissant dans la personne d'un prélat, ae. inus Torrentius, évêque d'Anvers. La cause qui rencontrait pareil appui ne devait pas être si damnable. Le différend s'exaspère en conflit. Des lettres sont échangées entre les deux parties « d'où souvent toute charité est méconnue », ajoute l'auteur, qui est, peut-être, prompt à se voiler la face devant quelques invectives latines. Les Jésuites triomphent! Le Conseil Privé leur donne raison. C'est qu'aussi

bien, à cette date de 1594, il comptait dans son sein plusieurs membres dont l'Université s'était aliéné les sympathies. Est-ce la faute aux Jésuites?

Mais la victoire de la Compagnie leur sera disputée et ravie. L'*Alma Mater*, sans doute, usera aussi de manœuvres savantes. Rebutée par le Conseil Privé, elle monte jusqu'au Pape, qui se trouve être Clément VIII « un grand ami de l'*Alma Mater* », anti-moliniste comme elle! L'affaire est claire. Si le droit d'enseigner réclamé par les Jésuites est conditionné par la qualité des opinions sur la grâce, le Pape qui, après avoir longtemps flotté entre Bannes et Molina a fini par pencher vers le premier et s'était mis en tête de condamner le second — ce qu'il n'a pas fait, comme le lui avait prêté Bellarmin — ce Pape qui est pour la promotion physique ordonnera aux Jésuites de renoncer à leur enseignement public de la *logique* et de la *physique*, objet de leur requête, jusqu'à ce qu'une décision définitive iût prise par le Saint-Siège. Il n'y a là, évidemment, aucune manœuvre et cette haute décision apparaît à l'historien comme pure de tout alliage personnel et de toute prévention.

\* \* \*

Les Jésuites mirent quelque temps à se soumettre, le Conseil Privé ayant refusé le *placet* au Bref pontifical, mais, finalement, sur l'ordre envoyé au général des Jésuites, Claudio Aquaviva, les Pères de Louvain s'inclinèrent devant le monopole de l'Université, le 10 avril 1596.

La lutte du droit nouveau contre les antiques privilèges ne pouvait se clore sur ce coup de force.

Les Jésuites reprirent leurs tentatives, à Louvain même en 1607 et 1612, à Dôle en 1610. Ils professent publiquement, à Anvers, théologie, mathématiques et philosophie. En 1622, ces Jésuites radrés et opiniâtres, gagnent à leur cause le magistrat de Louvain. En 1624, ils ouvrent, à Liège et à Louvain, une école de philosophie, que les *Actes* de l'Université appellent ironiquement : *Universitatile!*

En vain Jansénius, ambassadeur en Espagne de la Faculté des Arts, s'imagine avoir réussi à vaincre les Jésuites en 1624, voici que la situation s'aggrave, les Prémontrés s'unissant aux Jésuites pour réclamer le droit d'ériger des écoles d'humanités, de philosophie et de conférer les grades afférents. Des particuliers se jettent dans la bagarre et se mêlent de battre en brèche le monopole.

Quand l'Université de Louvain se réclame de son monopole de 1596, elle soulève l'opposition des universités concurrentes, celle de Cologne surtout. Lorsque apparut « un nouvel ennemi dans la personne des Jésuites », elle changea son fusil d'épaule et fit appel contre eux à la confraternité internationale.

Elle eut beau faire. Le temps du monopole était passé. Le vin nouveau faisait craquer les vieilles outres. La défense de la vérité, la lutte contre l'erreur grandissante ne réclamaient-elles pas un élargissement du champ de bataille?

Il sera bien intéressant de relire cette histoire écrite par une autre plume, par celle du R. P. Poncelet, bollandiste, dans le tome II, de l'*Histoire de la Compagnie de Jésus en Belgique*, qui ne tardera pas à paraître.

J. SCHYRGENS.

### La mort de la S. D. N.

*Les derniers propos diplomatiques du spirituel Ulysse dans le Figaro font suite à ceux dont nous avons donné un extrait dans un précédent numéro. Ils sont intitulés : La mort de la S. D. N. et rapportent une conversation d'Ulysse avec le jeune attaché retour de Genève.*

*Nous en détachons ce passage :*

Je me flattais de confondre ce contempteur de la S. D. N. en lui opposant l'innocuité du dernier conseil, remarquable par l'absence totale de résultats.

— Je vous concède, me répondit-il, que la S. D. N. agit sagement en ne faisant rien. Elle vient de persévérer dans son être, c'est-à-dire dans son néant. Guidée par un sûr instinct de conservation, cette institution, chargée de prévenir ou de régler les conflits internationaux, s'est désintéressée de tout ce qui menace la paix du

monde : événements de Chine, rupture anglo-russes, rupture entre Belgrade et Tirana, tension italo-serbe. La S. D. N. sait qu'elle se briserait si elle s'attaquait à une question grave et qu'elle ne peut maintenir son décor — et entretenir sa troupe — qu'en renonçant à sa mission.

— Je m'étonne qu'un diplomate soucieux d'atteindre le fond des choses au delà des vaines apparences n'attache ses regards qu'au devant de la scène, sans scruter ce qui se passe sûrement dans les coulisses et dans les loges des artistes. N'est-ce pas là que se joue la véritable pièce?

— Je vous attendrai là. En effet, la S. D. N. est un décor derrière lequel il se passe quelque chose. Mais quoi? Nous n'en savons rien, ou nous ne le savons que trop tard pour l'empêcher. Car ce quelque chose est toujours contre nous, Français. Pour parler le langage des communiqués, les hommes d'Etat échangent leurs vues sur les problèmes de l'heure, en marge des réunions du conseil. Cette marge de la S. D. N. devient aussi large que sa conscience. Elle mange toute la page. Seulement, ce qu'on y écrit est illisible. Et croyez-vous que si c'était agréable pour nous on ne nous le dirait pas? Pour autant que cette cryptographie n'est pas indéchiffrable on aura, cette fois, fortifié la situation de ce « bon M. Stresemann » en lui donnant un siège dans la commission des mandats et en renonçant à un contrôle sérieux de la démolition des fortifications orientales; et celui-ci a dû, pour obtenir cette nouvelle concession, proposer entre Londres et Moscou un arbitrage illusoire qui serait un chantage certain. Ce qui est certain aussi, c'est que la S. D. N., impuissante pour le bien, ne l'est pas pour le mal, précisément parce qu'elle est un terrible instrument de chantage aux mains de l'Allemagne. Le Reich y étant entré avant d'avoir rempli ses obligations, y trouve le moyen de s'en dispenser. Ces obligations sont, en effet, pour lui, autant de servitudes incompatibles avec le principe d'égalité qui est la règle entre les Etats membres de la Société. Que l'on lui objecte que le respect des traités est inscrit sur le frontispice de Genève, il ne se troublera pas pour si peu. Il sait que l'important, pour les hommes politiques français et anglais qui l'ont sollicité d'entrer dans l'aréopage est de maintenir à tout prix la fiction de « sa collaboration à l'œuvre de paix », fiction qui est pour eux un moyen de gouvernement. Là est l'essence de ce qu'on nomme la politique de Genève et de Locarno. Et, pour empêcher cette essence, déjà bien éventée, de se volatiliser complètement, ceux qui s'en grisent encore, ou qui cherchent à en griser le peuple, paieraient n'importe quoi au détriment de leur pays.

— J'entends bien que, pour vous, toute démocratie est, en politique extérieure, soumise à la loi du succès immédiat et apparent, au risque de la catastrophe réelle et différée. Mais, en admettant que l'optimisme officiel, qui n'est pas spécifiquement démocratique, ait célébré plus que de raison le « succès » de l'entrée de l'Allemagne dans la S. D. N., je ne vois pas en quoi il engendrerait une catastrophe. L'égalité des droits, reconnue au Reich, implique l'égalité des devoirs, et n'est-ce rien que de compter sur lui pour mettre éventuellement la guerre hors la loi, selon la formule chère à nos pacifistes?

— Vous ignorez que, pour l'Allemagne, l'égalité, c'est le privilège. Elle a déclaré à plusieurs reprises qu'elle ne s'associerait pas aux mesures de coercition prévues à l'article 16 du pacte, en cas d'agression. Elle s'oppose même, malgré les termes précis de cet article, à ce que les Etats disposés à remplir leur devoir utilisent son territoire pour secourir la victime de l'agression. Cela signifie que, dans l'hypothèse la plus vraisemblable, celle d'une attaque de la Pologne par la Russie, la S. D. N. devrait, pour maintenir la paix, commencer par déclarer la guerre à l'Allemagne.

— Si je vous comprends bien, cet article 16 était le bras séculier de cette papauté nouvelle?

— C'est cela même. Un bras ni long ni fort et désarmé. Mais avec du temps et une mécano-thérapie appropriée, on aurait pu le rendre capable de certains mouvements. Or, l'Allemagne l'a coupé. Comment les autres Etats accepteraient-ils les obligations qu'elle décline et qui, en outre, impliqueraient la guerre avec elle? Le plus affreux, c'est que l'Allemagne a opéré cette mutilation sur un cadavre. En entrant dans la S. D. N. sans avoir rempli préalablement ses obligations internationales, et en affichant le parti pris de s'en affranchir, contrairement à l'article premier et fondamental du pacte, le Reich a tué l'institution, en supprimant son âme.

## MEXIQUE

## Le chaos

(D'après la grande revue américaine Saturday Evening Post, 5 mars 1927.)

Le Mexique est une des contrées les plus favorisées au point de vue des ressources naturelles; c'est aussi le pays au monde où la discorde règne avec le plus d'intensité et de permanence. Deux particularités le caractérisent : le contraste entre la richesse de la terre et l'affreuse pauvreté des habitants; l'éparpillement et l'incroyable diversité de ceux-ci. Cet état de choses déplorable, dont le peuple mexicain lui-même est surtout la cause, n'est pas sans présenter beaucoup d'analogie avec ce que l'on rencontre en Chine, cet autre milieu de culture pour le virus bolcheviste : esprit révolutionnaire à l'état endémique, avec ses conséquences dissolvantes pour le respect de la vie et de la propriété; multiplication à l'infini des dialectes et des particularismes locaux; banditisme chronique avec les répressions violentes qu'il entraîne; xénophobie et chauvinisme d'une population composée surtout d'illettrés (80 %); autonomie jalouse enfin des différents Etats et rivalités de leurs gouverneurs, qui se considèrent tous comme appelés à la présidence de la République. Cette aspiration s'est d'ailleurs réalisée dans le cas de Callès, qui fut gouverneur de l'Etat de Sonora avant d'être président.

Il n'est pas étonnant que dans un tel pays, le peuple soit absolument dépourvu de ce qu'il est convenu d'appeler maturité politique. Les élections sont pure formalité ou plutôt comédie burlesque. Voici, à titre d'exemple, les réflexions qu'inspire au journal de Mexico *El Universal* l'annonce des élections municipales (juillet 1926) :

« Il est certain qu'il règne ici une indifférence totale vis-à-vis des falsifications dont les élections sont l'objet. Le peuple ne vote pas parce qu'il juge inutile de participer à une comédie dont les moindres épisodes ont été soigneusement répétés d'avance. Les sanctions légales sont impuissantes à refréner cet abstentionnisme tellement il est généralisé. D'ailleurs, les autorités responsables contribuent plutôt à l'accroître. Les méthodes employées par les professionnels de la politique ont transformé le droit de suffrage en une calamité publique. Loin d'être en quelque sorte une école de civisme, les élections deviennent une source d'immoralité et le théâtre de toutes espèces de violences. »

Absence d'esprit civique donc au Mexique; absence aussi de vrai patriotisme capable de solidariser les masses et de créer l'unité d'aspiration. Callès a beau parler de nationalisme mexicain : il s'agit tout au plus d'un radicalisme sectaire, inspiré d'une politique de bas-étage. Comment s'en étonner? La moitié de la population se compose d'Indiens illettrés et à demi-sauvages; tout le reste, à part trois millions de blancs, est formé d'un métissage indescriptible de toutes les races et de toutes les couleurs. A cela s'ajoute que pendant de longues générations, le peuple mexicain n'a eu aucun contrôle dans les affaires publiques; à peine en avait-il dans ses affaires privées. Sous le couvert d'une démocratie de façade, le pays a toujours été gouverné par une petite oligarchie d'opresseurs. La clique de reîtres qui détient le pouvoir en ce moment, grâce à la force armée, représente à peine 4 % de la population totale.

Dans cette tare fondamentale se trouve l'explication dernière du désordre mexicain : le pouvoir ne s'obtient et ne se conserve que par la force. Les membres du clan politique au pouvoir n'ont de responsabilités que vis-à-vis de leur groupe; tous les moyens sont bons pourvu qu'ils aboutissent à raffermir sa situation. Les clans n'ont pas de programme; ils se composent de partisans groupés autour d'un chef dont ils suivent aveuglément les directives. Tels les clans Huerta, Zapata, Villa, Obregon, Callès. Au Mexique, on ne sert pas une cause mais un homme; c'est la personnalité qui importe, et non les principes. Du reste, tout le monde sait que la politique est au-dessus des lois. Un exemple significatif de cet état d'esprit est fourni par l'amendement apporté en 1925 à la Constitution de 1917, déclarée pourtant inviolable. Celle-ci stipulait notamment que la présidence de la République ne pourrait en

aucun cas, être tenue par le même homme pendant plus d'un terme. Or Callès n'eut aucune peine à faire passer un amendement en vertu duquel son comparse et allié Obregon — qui avait soutenu sa candidature à la présidence — pourrait lui succéder à l'expiration de son terme, et deviendrait ainsi président pour la seconde fois.

Une telle désinvolture chez les gouvernants à l'égard des lois du pays ne peut manquer d'exercer une répercussion fâcheuse sur l'exercice et le prestige de la Justice. Aussi voyons-nous les esprits modérés s'en plaindre amèrement.

« La Cour suprême de la nation, dit *l'Excelsior*, journal conservateur du Mexique, a été transformée en un organisme purement platonique qui ne fait plus réellement parti du gouvernement, et est dépourvu de toute autorité. Ses jugements sont ridiculisés par les criminels, tandis que les fonctionnaires chargés de les exécuter les méprisent ou les ignorent. »

Au Mexique, on rend la justice soi-même : le meilleur moyen de régler une querelle politique ou autre c'est de recourir aux services d'un égorgeur professionnel. Le nombre de meurtres politiques restés impunis est vraiment stupéfiant.

Le culte de la force et le mépris des lois s'associent chez les Mexicains à une méfiance hostile à l'égard de l'étranger, surtout de l'Anglo-Saxon! « Le Mexique aux Mexicains », mot d'ordre de l'administration Callès, illustre parfaitement la mentalité du groupe au pouvoir. Ailleurs une telle consigne se traduirait par une lutte acharnée contre la concurrence étrangère dans le domaine industriel et commercial. Rien de pareil au Mexique : la production y est presque entièrement monopolisée par les capitalistes étrangers, que Callès s'est mis en devoir de déposséder brutalement, sans avoir rien fait pour les remplacer. Sa politique agrarienne et industrielle vise à l'expropriation forcée, au mépris des droits acquis, de ceux dont les investissements ont mis en valeur les richesses du sol mexicain. C'est le cas notamment pour les terrains pétroliers, que la Constitution de 1917 reconnaissait déjà comme appartenant de droit au gouvernement mexicain. Mais à la suite de pourparlers avec les Etats-Unis en 1923, le président Obregon y apporta un correctif d'importance : il fut décrété solennellement que l'article de la Constitution relatif aux cessions des terrains pétroliers ou miniers n'aurait pas d'effet rétroactif. A peine en possession du pouvoir, Callès viola cet engagement. Il ordonna l'application immédiate et intégrale de la Constitution, c'est-à-dire la confiscation pure et simple des terrains pétroliers.

L'avalanche de lois communistes qui s'est abattue sur le Mexique depuis le début du régime Callès n'a pas tardé à donner ses fruits : il y règne actuellement une dépression économique comme on n'en a jamais connue auparavant, même aux plus mauvais jours de révolution. Les capitaux étrangers disparaissent, entraînant l'arrêt progressif de la production. Celle du pétrole a baissé de 17 % en 1925, de 50 % en 1926. L'exploitation minière suit une courbe semblable. Les taxations excessives paralysent toute initiative nouvelle. Les lois récentes sur l'immigration, jointes à l'état d'insécurité du pays, ont pratiquement supprimé toute entrée d'étrangers, commerçants ou touristes. L'agriculture elle-même périclite sérieusement : « Notre production agricole, dit *l'Excelsior*, ne suffit plus aux besoins du peuple, pourtant bien mal nourri. Le déficit s'accroît chaque année, car nos importations de matières alimentaires ne cessent pas d'augmenter. » Enfin, malgré les efforts du gouvernement pour en neutraliser les effets, le boycottage systématiquement organisé par la population catholique contribue puissamment à intensifier la crise économique. Les catholiques se privent de toute dépense de luxe; ils ne voyagent plus, sauf nécessité absolue; ils ont cessé de fréquenter les théâtres; les achats de détail ont partout diminué de manière impressionnante. Depuis toujours un pays de mendiants, le Mexique n'en a peut-être jamais compté autant qu'aujourd'hui.

Tels sont les effets d'un régime qui prétend s'imposer au nom de la civilisation et du progrès : leur éloquence rend tout commentaire superflu.

## BELGIQUE

J'ai à vendre. en timbres de Belgique, quelques  
 Paquets de 100 timbres tous différents à fr. 8.00  
 — 150 — — 15.00  
 — 250 — — 40.00



Achat de collections de toute importance  
 Faire offres à  
**A. WAROQUIERS**  
 Rue du Berceau, 18, ANVERS, Tél. 203,58  
 Chèques Postaux 170,841

## TOUS LES TAPIS

vendus les moins chers de toute la Belgique

## BOUCKOMS

47, Boulevard d'Avroy, 47, LIEGE

Importateur direct de tapis d'ORIENT

Pour le gros : 14, place Saint-Jacques, Liège



COMPTOIR  
 D'OPTIQUE



## Maison BLAISE

FONDÉE EN 1888

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Lunetterie française et américaine. Exécution rapide  
 et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 45

MORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRERIE

## POURQUOI

les POUDRES MERVEILLEUSES DE LA  
 CROIX BLANCHE

sont-elles si universellement appréciées ?

Tout simplement parce que tout le monde sait  
 qu'elles produisent des résultats vraiment merveil-  
 leux; — qu'elles sont incomparables contre la  
 douleur en général, et spécialement encore  
 contre les vertiges, le mal de tête, la mi-  
 graine, la névralgie, la rage des dents; —  
 contre les maux des reins, les points de  
 côté, le lombago; — contre les nausées, les  
 douleurs périodiques; — contre tout état  
 fiévreux provoqué par refroidissement, in-  
 fluenza grippe; — contre le rhumatisme, la  
 sciatique, l'insomnie, les palpitations, etc.

Sans danger pour la santé.

Dépôt: Pharmacie F. TUYPENS

Place du Cardinal Mercier, 24  
 Saint-Nicolas (Waes)

et toute Pharmacie.

En boîtes de Frs 2.50;

6.50 (triple) 12.50 (sextuple)

REMISE A NEUF DES FAÇADES  
 par le  
**SILEXORE L. M., de Paris**

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage

PROTÈGE les murs contre les intempéries

RÉSISTE à l'air salin

Application facile et économique

AGENCE GÉNÉRALE POUR LA BELGIQUE :

**Établissements Fidèle MAHIEU**

MARCINELLE-CHARLEROI

Atelier de Modelages — Carrelages

Tous matériaux de construction

## ED. PAUL, P. REGIBO & C<sup>O</sup>

AGENTS DE CHANGE

Maison agréée en Bourse de Bruxelles

1, rue du Gouvernement Provisoire, BRUXELLES

TOUTES OPÉRATIONS AU COMPTANT ET A TERME

Spécialité d'études et de  
 documentation financière

LA MAISON RÉPOND A TOUTE DEMANDE DE  
 RENSEIGNEMENTS PAR RETOUR DU COURRIER